

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Général (périodiques) de la livraison

294/86

5 CENTINS.

VERITAS PRÆVALEBIT.

L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 14.

Vendredi, 17 Mars, 1893.



MONTREAL.

Bâtisse New-York Life, 715.

B. P. No. 2071.

LE
DIRECTORY
DES
Citoyens de Montreal

Sera prêt pour distribution en mai ou de bonne heure en juin chaque année.

Sera un très concis et très complet almanach des adresses pour la cité de Montréal et les quartiers suburbains:

Indiquera les noms, l'occupation, le siège d'affaires et la résidence, ainsi que les numéros de boîte postale et de téléphone des citoyens de Montréal.

Donnera aussi une variété d'informations qui ne se trouvent dans aucune autre publication.

Sera imprimé sur beau papier et solidement relié.

Formera un volume portatif, commode pour consultation journalière et répondant à toutes les fins qu'on peut attendre de publications de ce genre.

Sera d'un format qui en permettra la rapide consultation.

Contiendra un indicateur de rues très concis, préparé sur un plan tout nouveau, permettant de trouver d'un coup d'œil l'adresse d'affaires, la résidence, etc., de tous les citoyens.

Sera de beaucoup le moins cher Directory publié dans le Dominion. (Prix, \$1.50).

ADRESSE:

Les Editeurs du

"Directory des Citoyens de Montreal,"

"809, hôtel de la N.-Y. Life."

MONTREAL.

ACHETEZ AU COMPTANT

— ET —

- DEMANDEZ -

DES

BONS ET DES ACTIONS

DE LA

Coopération

Commerciale



En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner.

UN GROS LOT DE

CINQ CENTS PIASTRES

{ UN LOT DE } — { 2 LOTS DE }
\$50. — \$25.

ET

QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.

L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

VOL. I.

VENDREDI, 17 MARS, 1893.

No. 14.

L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....Louis-H. Taché.
809, bâtisse New-York Life,
Bureau de poste, boîte 1579.

Éditeur, secrétaire de la rédaction et administrateur.....Edouard Delpit.
715, bâtisse New-York Life,
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes remises d'argent par lettre enregistrée ou mandat postal.

ENTRE NOUS.

Amour, fléau du monde, exécrable folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur,
Si jamais, par les yeux d'une femme sans cœur
Tu peux m'entrer au ventre et m'empoisonner l'âme,
Ainsi que d'une plaie on arrache une lame,
(Plutôt que comme un lâche on me voie en souffrir),
Je t'en arracherai, quand je devrais mourir ! A. DE M..

M. Tardivel a entrepris de démolir l'*Opinion Publique*. Il n'a jamais rien édifié... excepté quelques illuminés qui le gobent pour le bon motif; mais, de temps à autre, pour donner un peu de vie à sa petite feuille, il part en guerre contre tel ou tel homme ou tel ou tel journal qui n'a pas eu le talent de lui plaire. Ça dure un, deux ou trois mois, selon le plus ou moins de bile qu'il peut avoir dans le corps. Il frappe à coups redoublés. Il prend une semaine à pondre trois ou quatre colonnes et, quand les petits ont vu le jour, il croit qu'ils sont bien portants parce qu'il s'est longtemps assis dessus. Pour les compléter à son image, il les passe au vinaigre. Et quand enfin ils sont bien selon son cœur, son jugement, son sens catholique, son idée de la charité chrétienne, il leur permet d'aller s'échouer dans les rades, mais honnêtes milieux où l'on reçoit la *Vérité*. Et puis, tout est dit; personne ne s'en porte plus mal et le dévôt illuminé de Saint-Roch continue à se croire un grand homme.

Ce qui est curieux, avec lui, c'est de voir combien peu de gens, dans le monde des journalistes, des écrivains ou des hommes politiques, ont des idées justes. Ce qui est étonnant, c'est de constater combien le rédacteur de la *Vérité* s'imagine avoir le monopole du jugement, du sens catholique, de la saine appréciation des choses. Il se constitue, de sa propre autorité, le juge intime des consciences, le seul grand avocat des bons principes, le vengeur de la morale. Aussi a-t-il adopté, pour les fins de ce rôle, — dont il est le bouffon, — un vocabulaire d'épithètes qu'il applique, indifféremment, aux meilleurs amis comme aux adversaires de la religion. Immoral, antichrétien, malsain, manque de jugement, idées fausses, malfacteur littéraire, détestables

doctrines: voilà autant de qualificatifs et d'appréciations auxquels n'échappe aucun de ceux qu'entreprend M. Tardivel.

Pauvre maniaque, qui croit que la religion du Christ se mesure à l'étroitesse d'un cerveau fêlé, d'un esprit malade et d'un pharisien qui en appelle à son maître contre ceux qui valent mieux que leur accusateur, — qui croit que les esprits sains, droits et vraiment chrétiens verront du mal partout où M. Tardivel en découvre grâce à une aberration mentale aussi risible que déplorable!

La *Vérité* vient de découvrir une chose que j'ai dite il y a longtemps et qui m'a valu de sales insultes de la part du pieux et charitable rédacteur d'une certaine petite feuille insignifiante qui s'appelle, si je me rappelle bien, le *Sorelois*.

“Les écoles séparées du Manitoba subventionnées par le gouvernement provincial ont vécu”. C'est la *Vérité* qui le répète après l'*Opinion Publique*. Il faut être bien aveugle pour n'avoir pas découvert cela plus tôt.

Le remède n'est pas dans le gouvernement fédéral, qui cherche des faux-fuyants pour ne rien faire. Il est dans l'acceptation du fait accompli, avec toutes les modifications que la bonne entente, la diplomatie et les influences pourront obtenir du gouvernement provincial du Manitoba.

Ce que les catholiques de là-bas ont de mieux à faire est de négocier une entente pour la composition du conseil de l'instruction publique, le choix des livres et des professeurs et les programmes scolaires.

Après tout, puisque Dieu permet à la force d'avoir si souvent raison, il ne doit pas exiger l'impossible de ceux qui ne peuvent que se soumettre. Il est le maître de tous les hommes, de ceux qui croient comme nous et de ceux qui pensent différemment. Ayons donc confiance en sa protection et ne soyons pas simples au point de faire du zèle exagéré contre des choses qui, apparemment, lui conviennent. Cela admis, la question tombe dans le domaine matériel et peut facilement se régler sur ce terrain-là.

En donnant chaque semaine “les belles et bonnes pages” de ses auteurs favoris, M. Taché prétend dispenser ses lecteurs du besoin de les acheter *en entier*. Puis, aussitôt, il affirme que ces livres sont déjà dans toutes les bibliothèques des gens qui achètent avec intelligence. Or, comme les lecteurs de l'*Opinion Publique* doivent être tous des gens de cette catégorie, nous voudrions bien savoir à quoi peuvent servir les *extraits* donnés par M. Taché!

C'est pourtant bien clair. Les gens qui *achètent* sont le petit nombre. Et beaucoup de nos lecteurs, qui n'achètent pas faute de moyens, sont enchantés de connaître les grands auteurs par l'*Opinion Publique*, qui leur épargne des achats dispendieux. Seulement, après

avoir trouvé cela beau, rafraîchissant, ils ne dénoncent pas des pages aussi belles et aussi-bonnes simplement en haine de l'auteur ou pour la pose, comme le fait le rédacteur de la *Vérité*.

M. Taché est-il incapable de comprendre la différence essentielle qui existe entre un journaliste de quarante ans, qui lit de mauvais livres par devoir d'état et avec une permission spéciale de Rome, et un jeune homme ou une jeune fille de dix-huit ou vingt ans, qui lit ces mêmes ouvrages par simple curiosité?

M. Tardivel donne à entendre qu'il ne fait que commencer à lire des mauvais livres! A quarante ans: pas d'erreur possible! Et il y a des années qu'il connaît les plus mauvaises pages de Hugo, Musset, Lamartine et autres, et qu'il en parle! Il les a lues et relues, et il en a fait ses délices!

Voyons, M. Tardivel, écrivez vos *Confessions*, et nous en apprendrons, de belles et édifiantes choses!

Je n'ai pas besoin de l'opinion du révérend père Cornut pour commenter Leconte de Lisle. — Chacun son idée sur les hommes et les choses, et je me défie toujours des autorités citées par la *Vérité*.

Quand M. Tardivel dit qu'un journal est une œuvre, il parle français peut-être, mais un français aussi obscur que ses idées sur ce qui est sain ou malsain, catholique ou anticatholique. Un journal accomplit une œuvre, mais n'est pas une œuvre... excepté pour M. Tardivel qui n'y comprend rien, mais tient bon quand même.

Le ministre de l'intérieur vient de promettre de faire placer à l'abri de tout danger d'incendie les superbes collections réunies à Ottawa dans le *Musée géologique*. Il y a des années que le gouvernement aurait dû prendre des mesures pour protéger ce musée, qui contient des spécimens nombreux qu'on ne pourrait remplacer aujourd'hui s'ils étaient détruits ou perdus. Il faut espérer que la promesse du ministre responsable n'est pas une promesse politique et que le gouvernement pourvoira bientôt à ériger un local plus convenable, plus grand et entièrement à l'abri du feu.

Le plus fort argument que l'on puisse apporter en faveur de la nomination d'un Canadien-Français au poste de collecteur des douanes se trouve dans le tableau suivant des chefs et des sous-chefs des différentes branches montréalaises du service civil fédéral, (1892):

ANGLAIS:	SALAIRES:
1. Ryan, chef percepteur des douanes.....	\$4.000
2. O'Hara, sous-percepteur.....	2.300
3. O'Neil, percepteur canal Lachine.....	2.100
4. Kennedy, surintendant.....	1.800
" allocation annuelle.....	200
5. King, inspecteur des postes.....	2.600
6. Nelligan, sous-inspecteur des postes.....	1.500
7. Houghton, député adjudant général.....	1.700
8. Burgess, inspecteur des bateaux.....	1.600
9. Hart, inspecteur du gaz.....	1.400
10. McEchran, inspecteur des animaux.....	1.500
11. McEchran, sous-inspecteur.....	1.000
12. Hoolahan, agent d'immigration.....	1.300
13. McNicolls, sous-agent.....	1.000
14. Palmer, sous-maître de poste.....	1.111
15. Bulmer, président commission du hâvre..	2.000
16. Robertson, secrétaire commission du hâ-	

vre..... 1.500
17. Kennedy, ingénieur commission du hâvre... 6.000

\$35.211

CANADIENS-FRANCAIS:

SALAIRES:

1. Dansereau, maître de poste..... \$4.000
2. Bellemare, inspecteur du revenu..... 2.500
3. Vincent, percepteur du revenu..... 2.200
4. Chalut, inspecteur poids et mesures..... 1.600
5. Aubin, sous-inspecteur du gaz..... 1.000

\$11.300

L'Opinion Publique ne ménage pas ses sympathies aux ministres fédéraux et trouve plaisir à leur donner crédit de tout acte politique et administratif qui le mérite. Mais si elle voyait ces mêmes ministres ignorer les droits des nôtres à leur part du patronage au point de permettre que les Canadiens-Français, qui en ont une très petite part, soient encore privés des \$4.000 du collecteur des douanes, elle n'aurait aucune raison de taire le mécontentement profond qu'une telle indifférence créerait dans Montréal.

Ce n'est pas tant une question de picotin qu'une nécessité pour les nôtres d'occuper quelques-unes des hautes positions, s'ils veulent être jugés capables de les remplir. Pour les Anglais, *nothing succeeds like success*, et il suffit que nous soyons un peu maltraités pour qu'ils gardent leur opinion, déjà trop solidement établie, que nous sommes une race inférieure. Mettons sur la tête des nôtres les "gros bonnets" qui leur appartiennent, et nous verrons qu'en fin de compte nous serons bien plus respectés que nous ne le sommes aujourd'hui.

Une imposition dont le public souffre de la part du gouvernement est le prix exorbitant de *deux centins* chargé pour chaque lettre envoyée de l'endroit même où elle doit être délivrée. Au point de vue du revenu, je ne crois pas que le gouvernement y gagne, et au point de vue du service postal, le public y perd énormément.

Il est absurde de forcer la main aux gens, surtout quand la loi leur défend de s'organiser pour faire faire un service à meilleur marché.

Des millions de circulaires, de comptes, de lettres seraient envoyés par la malle si le tarif n'était que d'*un centin*; mais le prix de *deux centins* est ruineux pour tous les petits commerçants ou industriels, et il constitue une barrière qui arrête une foule d'affaires, d'entreprises et de projets dont bénéficierait le public.

Les classes professionnelles, commerciales et industrielles de Montréal devraient s'agiter activement pour faire changer ce tarif et en même temps pour faire réduire à deux centins le port des lettres pour le Canada et les Etats-Unis. *L'Opinion Publique* va s'en occuper incessamment et ne se désistara que quand, appuyée par les citoyens de Montréal, elle aura obtenu les changements en question.

Sir John Thompson est parti pour l'Europe avec l'assurance, exprimée de vive voix, que ses partisans au sénat et à la chambre lui seront fidèles pendant son absence. La confiance que sir John a su mériter et qui semble s'affirmer à mesure que les événements politiques se déroulent n'aura pas, j'en suis sûr, lieu d'être retirée au premier ministre à un point de vue personnel. Malheureusement sir John est entouré de trois espèces de collègues: quatre qui ne comptent pas; quatre qui

pourraient compter, mais qui ne le veulent guère, et quatre qui comptent trop. Ceux qui comptent trop sont des autocrates au petit pied, dont l'esprit cassant et les idées absolues sont d'autant plus dangereux pour la politique du parti que ce sont des hommes assez fortement doués sous les autres rapports.

Il est difficile de prévoir le résultat des prochaines élections générales, car trop d'événements importants pourront, d'ici là, entrer en ligne de compte dans les décisions populaires. Seulement le parti conservateur aurait tort de s'aveugler sur les difficultés du chemin et de remettre à plus tard l'organisation du parti en vue des élections.

M. Tardivel blâme M. Angers de parler anglais au sénat et déplore "qu'il donne l'exemple antipatriotique d'abandonner l'usage de la langue française."

M. Angers, qui a toujours quelque chose à dire et qui ne parle que pour se faire comprendre, a raison de parler anglais en chambre. Le patriotisme qui consiste dans un affichage inintelligent ne vaut pas plus que les parades religieuses de M. Tardivel, qui grimpe sur les clôtures et qui crie à tue-tête : — "Moi, je suis catholique".

M. Angers n'a pas besoin de se dire Français ou catholique pour que l'on sache de quel côté sont ses affections. Il laisse cela aux charlatans de patriotisme et de religion.

Quant à M. Tardivel, il peut bien toujours parler français à un Canadien, comme aux Anglais ou aux Chinois ; il n'en sera pas plus compris par les uns que par les autres. Il lui suffit de battre la grosse caisse et de poser, devant les deux ou trois cents vieilles filles qui se délectent dans la *Vérité* en faisant leurs fricots du samedi.

J'ai déjà exprimé l'opinion que les réclamations des catholiques du Manitoba n'aboutiront à rien. J'en suis plus convaincu aujourd'hui que je ne l'étais avant la discussion qui vient d'avoir lieu à la chambre.

Comme tactique politique, M. Tarte a pu faire l'affaire des libéraux, et c'est bien tout ce qu'il voulait. Mais comme tactique aux points de vue catholique et français, il vient de provoquer un mouvement qui donne le coup de mort à toute espérance que l'on aurait pu avoir d'obtenir le redressement des griefs des catholiques. Les chances de succès étaient déjà à peu près nulles et elles ne reposaient que dans une union entière de toutes les forces catholiques et françaises du parlement fédéral vers un but identique et par une action unanime.

Si j'avais un avis à exprimer, je demanderais aux autorités catholiques du Manitoba d'employer les ressources et les influences dont elles peuvent disposer à amener le gouvernement Greenway à une entente par laquelle les écoles publiques du Manitoba seraient acceptées moyennant un contrôle égal entre les catholiques et les protestants sur le choix des professeurs et des livres d'enseignement.

L'on peut partir avec des idées différentes, mais l'on n'arrivera, en somme, qu'à ceci : partout où les catholiques et les Canadiens-Français sont l'infime minorité, ils obtiendront toujours plus par des concessions, par la diplomatie et par des appels à la générosité des majorités que par l'obstination contre la force et par la réclamation emphatique de droits qui n'existent toujours qu'autant que le plus fort veut les reconnaître,

La *Vérité* prend la *Minerve* à partie au sujet d'un excellent article que cette dernière a publié sur l'éducation, et dit :

C'est une véritable obsession que ce besoin d'éducation *pratique* !

Celui qui le veut peut apprendre la règle de trois dans nos collèges classiques.

Mais quand nos réformateurs apprendront-ils qu'un collège classique n'est pas une académie commerciale ?

Non, un collège classique n'est pas une académie commerciale, mais l'éducation pratique ne doit pas être limitée aux académies. Ce que l'on demande, et que M. Tardivel a la mauvaise foi de ne pas vouloir comprendre, c'est qu'avec certaines réformes urgentes nos collèges pourraient donner à la fois une meilleure éducation classique et une excellente éducation commerciale.

L'éducation pratique, dans nos collèges, serait :

D'enseigner, d'abord, à lire, à parler et à écrire le français d'une manière convenable.

D'enseigner à lire, à parler et à écrire l'anglais pour qu'au sortir du collège tous puissent, dans quelque partie du Canada qu'ils aillent, dans quelque position qu'ils acceptent, ne pas se trouver dans une position d'infériorité avec qui que ce soit.

D'enseigner à écrire convenablement, sans couvrir le papier de taches d'encre et de ratures et sans que les élèves salissent leurs mains et leurs pupitres.

D'enseigner l'histoire politique du Canada et de faire connaître, par la constitution, les rouages administratifs des derniers gouvernements.

D'enseigner la géographie politique du Canada.

D'enseigner les notions du savoir-vivre et de la tenue extérieure sans lesquelles aucun homme, prêtre ou laïque, à moins d'avoir du génie, ne peut occuper les hautes positions sociales ou politiques.

De donner quelques notions de télégraphie, de sténographie, de clavigraphie, de tenue des livres, pour que ces connaissances, facilement améliorées, au besoin, permettent plus tard à un ancien élève de nos collèges, qui n'entre pas dans les ordres ou les professions, de gagner sa vie et celle de sa famille.

Il y a bien d'autres réformes encore ; mais celles-là sont les principales, car un homme qui sait bien le français et l'anglais, qui écrit bien, qui connaît un peu d'arithmétique et de tenue des livres et qui connaît le pays où il vit, est toujours sûr de faire son chemin dans le monde, s'il veut être honorable.

Les collèges classiques ne peuvent espérer faire des prêtres avec tous leurs élèves. Et ils sacrifient l'avenir d'au moins la moitié d'entr'eux en voulant limiter leurs efforts vers une éducation qui, même pour ceux à qui elle s'applique plus spécialement, n'est pas de nature à en faire des hommes vraiment supérieurs. Si l'on déplore la très large proportion de prêtres et d'hommes de profession inférieurs au point de vue de la culture intellectuelle, c'est à notre système d'enseignement classique qu'il faut s'en prendre. Et si ce système se continue, c'est grâce aux imbéciles déclamations de journaux comme la *Vérité*, l'*Étendard* et l'*Étudiant*, — trois feuilles de formats différents, mais également étroites d'idées et fausses de jugement.

Le clergé a son existence pourvue d'avance. Il ne lui est pas indispensable d'apprendre ce qu'il faut pour gagner le pain de chaque jour. C'est cette certitude qui lui fait oublier que les laïques ne sont pas dans la même position et que, dans le monde, chaque bouchée

de pain doit être gagnée par l'intelligence, les connaissances pratiques ou le travail. Il ne doit donc pas s'offenser si les laïques lui rappellent que plus de la moitié des élèves des collèges vont dans le monde et s'ils réclament pour ces derniers une *éducation pratique*.

Voici de grandes vérités en peu de mots: je les cueille dans la *Patrie*.

“ Notre population n'est pas mauvaise: il existe chez elle un grand fond de morale et de foi. Seulement, son éducation politique a été négligée et l'est encore, — à l'école, au catéchisme, à l'église. On n'inculque pas à l'enfant le respect de la dignité de citoyen qu'il acquerra dans peu d'années. L'heure arrive d'exercer ce droit au moyen de la prérogative du suffrage sans que l'on sache ce qu'elle vaut et aussi ce qu'elle comporte de responsabilité.”

Le nouveau *directory* de Montréal, — *The Montreal Citizens' Directory*, — est une entreprise du plus haut intérêt pour le public. Il y a des années que le public réclame un almanach des adresses qui soit complet, bien classifié, corrigé et amélioré d'année en année et surtout accessible à toutes les bourses.

Une autre bonne chose pour le public est d'avoir le *directory* de bonne heure chaque année. Au lieu d'attendre à la fin de juillet, Montréal aura désormais son *directory* à la fin de mai.

Que tous ceux qui tiennent à avoir leur nom correctement inscrit envoient, pour plus de sûreté, leur nom, leur occupation leur adresse d'affaires et de résidence, leurs numéros de téléphone et de boîte de poste au *Montreal Citizens' Directory*, 809, bâtisse de la *New-York Life*, et s'inscrivent de suite pour recevoir un exemplaire de cet ouvrage dès son apparition.

Ce *directory*, vendu \$ 1.50 relié, sera tiré à 15.000 exemplaires. C'est un excellent *medium* pour les annonceurs.

LE “NOTRE PÈRE,”

par un rationaliste.

Et il y a tantôt dix-neuf cents ans qu'un homme, jeune et beau comme les demi-dieux du ciel des Hellènes, mais pâle, triste et doux comme un ange de nos vieilles cathédrales, vivait dans un coin de l'Asie.

Comme le divin Platon, il allait, entouré d'amis qu'il instruisait.

Et un jour qu'il venait de prier, silencieux et à l'écart, ses élèves lui dirent:

— Maître, quand nous voulons prier, quelle prière devons-nous faire? Enseignez-la nous.

— Il répondit: Quand vous voudrez prier, dites: “Notre Père, qui es au ciel....”

Et il continua, et en moins d'une minute il leur fit entendre une prière qui a rempli le monde et qui le remplira jusqu'à la consommation des siècles.

C'était une prière courte et simple au possible, mais sublime comme celui à qui elle s'adressait, sublime comme celui qui l'enseignait, sublime aussi comme celui pour qui elle était faite.

Et voilà!

S'il y a quelque part un Etre suprême à qui parviennent les prières humaines, il venait d'entendre alors pour la première fois une prière digne de lui et digne de l'homme.

Et, on peut le dire vraiment et sans figure, ce jour-là fut comblée la distance qui sépare la terre et le ciel; ce jour-là l'humanité errante, perdue, égarée sur ce globe, retrouvait les titres de son origine, qui est céleste, et les proclamait hautement.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop admirer la destinée de ce simple spécimen de prière dont l'évangéliste Luc a raconté l'origine dans le XIe chapitre de son récit.

Nulle parole tombée de la bouche d'aucun philosophe, d'aucun prophète, d'aucun poète, d'aucun orateur, chez aucun peuple de la terre, à aucune époque que ce soit, n'a eu pareil retentissement.

Recueillie par les disciples de Jésus, propagée par leurs successeurs, traduite dans toutes les langues, chez tous les peuples du monde connu, cette prière n'a jamais cessé de monter de la terre vers le ciel un seul jour, une seule minute, une seconde, un instant.

Elle a été comme l'appel incessant, la voix constante de l'humanité vers Dieu.

Serait-il possible que celui que l'humanité tout entière s'accorde à reconnaître ainsi comme son père, à glorifier, à invoquer, ne fût qu'un pur néant, une abstraction illusoire de notre entendement?

Je sais bien que la science moderne, représentée par des hommes en très bonne situation de nos jours, prétend avoir fait cette découverte, fort belle comme toutes les découvertes de la science, à savoir “qu'il n'y a pas de Dieu.”

J'ai examiné avec soin et avec toute la perspicacité dont je suis à peu près capable les théories de la science sur ce grand problème et, je l'avoue en toute humilité, je n'ai pas été convaincu et je crois encore en Dieu, comme Pascal, Newton et autres idiots des temps passés et présents.

Comme le plus simple des paysans et des pêcheurs de Quimper-Coréentin, je crois que ce Dieu s'occupe de nous, qu'il peut nous donner et nous ôter notre pain quotidien, qu'il peut nous pardonner nos offenses et nous aider à ne pas trop abuser de ce qui nous fait plaisir.

Je crois aussi qu'il est le père commun de l'humanité et je mêle volontiers assez souvent ma pensée à ce concert universel de voix dont j'ai parlé plus haut, à cette pluie de prières qui montent à tout instant et de partout de la terre vers le ciel.

Ce n'est pas sans une satisfaction qui plaît à mon amour de l'égalité et de la fraternité, et même de la liberté, que j'apprends de source certaine que l'empereur d'Allemagne et son orgueilleux chancelier, chaque matin en se levant, ne manquent jamais de dire dévotement la prière de tout le monde, la même que Pedro, mon pauvre domestique, répète avec la même exactitude et la même dévotion que ces illustres personnages, soir et matin lui aussi, et quelques fois dans le jour.

Avec cette différence qu'au lieu de dire: *Notre Père*, mon serviteur d'Espagne dit: *Padre nuestro*, tandis que l'empereur et le chancelier disent, avec tout leur peuple, grands et petits, *Unser Vater*, ce qui est absolument la même chose en langues diverses.

Les mêmes informations m'apprennent qu'il en est de même partout; les rois comme les mendiants, les riches comme les pauvres, les forts comme les faibles, tous disent, chacun dans sa langue: *Notre Père*.

Et ceci devrait avoir une conséquence politique et sociale de la plus haute importance. De ce que nous appelons tous un seul et même Dieu notre père, nous nous reconnaissons implicitement comme ses enfants et, par conséquent, nous déclarons en même temps que

nous sommes tous frères et, comme tels, ayant entre nous les droits et les obligations des frères entre eux.

Que sais-je? Tout un monde d'amour et de bonheur! Le règne de Dieu, ce règne que la prière appelle en disant: *Que ton règne arrive!*

Vous voyez d'ici les conséquences: obligation de s'aimer, de se secourir et de s'entr'aider, ce qui implique la condamnation des guerres, des haines, des injustices, des oppressions, des orgueilleuses inégalités de condition, des exploitations du faible par le fort!

Est-ce assez beau, et nos prétendus frères en socialisme, ces révoltés du royaume de Dieu, sont-ils assez insensés de clabauder contre un dogme dont la forme la plus tangible, la plus universelle, est un acte authentique de la fraternité humaine et de la filiation divine de l'homme?

On peut attester la sincérité de l'évangéliste Luc, attester la foi sincère de tout ce que l'Eglise a eu de grandes lumières, attester la confiance naïve de toutes les générations du monde qui, depuis dix-neuf cents ans, répètent la prière du maître, que Jésus ne s'est pas trompé, que Jésus n'a pas menti quand il a dit en parlant à ses disciples: — Quand vous priez, dites: *Notre Père, qui es au ciel...*

En vérité, on ne peut que trouver agréable et consolant un dogme qui autorise un mendiant à appeler Dieu son père et à le tutoyer familièrement.

Et cela lui permet aussi d'avoir sa fierté, sa consolation et son espérance!

A. BARBÉ.

AUGUSTE BARBIER.

Un homme de lettres me disait hier: "Je ne connais pas de plus grand poète qu'Auguste Barbier." Je n'ai pas le courage de discuter cette appréciation. Trop souvent les *Iambes et poèmes* sont venus, dans la solitude, m'apporter les âpres parfums sauvages qui s'en dégagent et me saisit par la force toute-puissante et les viriles expressions qu'on y trouve de la première à la dernière page, pour que je tente de faire une comparaison avec les autres grands poètes de la France. Pour écrire ces *Iambes et poèmes*, il fallait autant de génie que pour écrire les *Contemplations*, les *Nuits*, les *Harmonies*, les *Poèmes barbares*, qui ont fait la gloire de Hugo, de Musset, de Lamartine, de Leconte de Lisle.

Mais au lecteur d'en juger. Ouvrons le volume à la première page:

PROLOGUE.

On dira qu'à plaisir je m'allume la joue;
Que mon vers aime à vivre et ramper dans la boue,
Qu'imitant Diogène au cynique manteau,
Devant tout monument je roule mon tonneau;
Que j'insulte aux grands noms, et que ma jeune plume
Sur le peuple et les rois frappe avec amertume:
Que me font, après tout, les vulgaires abois
De tous les charlatans qui donnent de la voix,
Les marchands de pathos et les faiseurs d'emphase,
Et tous les baladins qui dansent sur la phrase?
Si mon vers est trop cru, si sa bouche est sans frein,
C'est qu'il sonne aujourd'hui dans un siècle d'airain.
Le cynisme des mœurs doit salir la parole,
Et la haine du mal enfante l'hyperbole.
Or donc je puis braver le regard pudibond:
Mon vers rude et grossier est honnête homme au fond.

Citons maintenant quelques vers de la *Curée*, écrits au lendemain de la révolution de 1830:

LA CURÉE.

I

Oh! lorsqu'un lourd sommeil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts, [les
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs;
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La *Marseillaise* répondait,
Certe, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois;
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes
C'étaient alors de sales doigts [me;
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens: Mourons!

II

Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes,
Au beau linge, au frac élégant,
Ces hommes en corset, ces visages de femmes,
Héros du boulevard de Gand,
Que faisaient-ils, tandis qu'à travers la mitraille
Et sous le sabre détesté
La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité?
Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,
Ces messieurs tremblaient dans leur peau,
Pâles, suant la peur, et la main aux oreilles,
Accroupis derrière un rideau.

III

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin:
C'est une forte femme aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds;
Qui ne prend ses amours que dans la populace,
Qui ne prête son large flanc
Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang. [brasse

Partout dans ce volume se retrouvent des strophes politiques qui ne vicilissent jamais, parce qu'elles sont applicables à tous les temps et à tous les peuples.

Écoutez le poète déplorer les maux dont souffrait la France en 1831, et dites si l'histoire ne se répète pas parmi nous:

Hélas! Nous existons dans un temps de misère,
Un temps à nul autre pareil,
Où la corruption ronge et pourrit sur terre
Tout ce qu'en tire le soleil;
Où dans le cœur humain l'égoïsme déborde,
Où rien de bon n'y fait séjour,
Où partout la vertu montre bientôt la corde,
Où le héros ne l'est qu'un jour;
Un temps où les serments et la foi politique
Ne soulèvent plus que des ris;

Où le sublime autel de la pudeur publique
Jonche le sol de ses débris;
Un vrai siècle de boue, où, plongés que nous sommes,
Chacun se vautre et se salit;
Où, comme en un linceul, dans le mépris des hommes
Le monde entier s'ensevelit!

Pour finir cette courte incursion dans les *Iambes et poèmes*, je vais citer une peinture de la mer et la célèbre poésie *L'idole*, connue sous le nom de la *Cavale*.

LA MER.

C'est la mer! C'est la mer! — D'abord calme et sereine,
La mer, aux premiers feux du jour,
Chantant et souriant comme une jeune reine,
La mer blonde et pleine d'amour;
La mer baisant le sable, et parfumant la rive
Du baume enivrant de ses flots,
Et berçant sur sa gorge ondoyante et lascive
Son peuple brun de matelots;
Puis la mer furieuse et tombée en démence,
Et de son lit silencieux
Se redressant géante, et de sa tête immense
Allant frapper les sombres cieus;
Puis, courant ça et là, hurlante, échevelée,
Et sous la foudre et ses carreaux
Bondissant, mugissant dans sa plaine salée,
Comme un combat de cent taureaux;
Puis, le corps tout blanchi d'écume et de colère,
La bouche torse, l'œil errant,
Se roulant sur le sable et déchirant la terre
Avec le râle d'un mourant;
Et, comme la bacchante, enfin lasse de rage,
N'en pouvant plus et sur le flanc
Retombant dans sa couche, et lançant à la plage
Des têtes d'hommes et du sang!...

LA CAVALE.

O Corse à cheveux plats! Que ta France était belle
Au grand soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre
Et des combats pour passe-temps:
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes;
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.

Quinze ans son dur sabot dans sa course rapide
Broya les générations;
Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations;
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers et comme une poussière
De soulever le genre humain,
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutes pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents;
Elle se releva: mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.

LORD BYRON.

Vers la fin de décembre, Byron débarqua en Morée et, quelques jours après, malgré la flotte turque qui assiégeait Missolonghi, il pénétra dans la place, au milieu des cris enthousiastes de la population, qui le conduisit en triomphe à la maison qu'on lui avait préparée.

Une fois là, Byron n'eut plus qu'une espérance: voir triompher la cause à laquelle il s'était dévoué, ou mourir en défendant de nouvelles Thermopyles.

Ni l'une ni l'autre de ces deux faveurs ne devait lui être accordée.

Le 15 février 1824, il fut saisi d'un accès de fièvre qui, tout en s'évanouissant rapidement, le fit cruellement souffrir et l'affaiblit beaucoup.

Cependant, aussitôt remis, il reprit ses courses à cheval, qui étaient ses grandes distractions de chaque jour.

Le 9 avril, il fut très mouillé dans sa promenade et, à son retour, quoiqu'il eût complètement changé d'habits, il se sentit indisposé. En effet, il était resté plus de deux heures dans des vêtements humides.

Pendant la nuit, il eut un peu de fièvre, et cependant dormit assez bien; mais, le 10, vers onze heures du matin, il se plaignit d'un violent mal de tête et de douleurs dans les bras et dans les jambes.

L'après-midi, il n'en monta pas moins à cheval.

Son vieux domestique, Fletcher, au récit duquel nous empruntons ces derniers détails, l'attendait au retour.

— Eh bien! lui demanda-t-il, comment se trouve milord?

— La selle n'était pas sèche, répondit Byron, et je crains bien que cette humidité ne m'ait rendu malade.

En effet, le lendemain, il fut facile de voir que l'indisposition devenait plus sérieuse: Byron avait eu la fièvre toute la nuit et paraissait très affaibli.

Fletcher lui prépare un peu d'*arrowroot*; il en prit deux ou trois cuillerées; puis, rendant le breuvage au vieux serviteur:

— C'est excellent, dit-il; je n'en puis boire davantage.

Le troisième jour, Fletcher commença d'être sérieusement inquiet; jamais, dans les rhumes précédents, son maître n'avait perdu le sommeil et, cette fois, il ne pouvait absolument dormir.

Il alla donc chez les deux médecins de la ville, les docteurs Bruno et Millingen, et leur fit plusieurs ques-

tions sur la maladie dont ils croyaient lord Byron atteint.

Tous deux affirmèrent au vieux valet de chambre qu'il n'avait rien à craindre, que son maître ne courait aucun danger. Ils ne demandaient que deux ou trois jours pour le remettre sur pied, et alors, disaient-ils, il n'y paraîtrait plus.

Cela se passait le 13.

Le 14, malgré l'assurance des deux docteurs, voyant que la fièvre ne quittait pas son maître et que le malade ne dormait point, Fletcher supplia Byron de lui permettre d'envoyer chercher le médecin Thomas, de Zante.

— Consultez là-dessus les deux docteurs, répondit le malade, et faites ce qu'ils vous diront.

Fletcher obéit. Les deux docteurs répondirent que l'adjonction d'un troisième médecin leur paraissait tout à fait inutile. Fletcher vint apporter cette réponse à son maître, qui secoua la tête et dit :

— J'ai bien peur qu'ils n'entendent rien à ma maladie.

— Mais, en ce cas, insista Fletcher, faites venir un autre médecin, milord.

— Ils me disent, continua Byron sans répondre directement à Fletcher, ils me disent que c'est un rhume comme ceux que j'ai déjà eus.

— Et moi, répondit le valet de chambre, je suis sûr, milord, que vous n'en avez jamais eu de si sérieux.

— Moi aussi, reprit Byron.

Et il tomba dans une rêverie dont aucune instance ne put le tirer.

Le 15, Fletcher, qui, avec la prescience du dévouement, devinait la position de son maître, fit de nouvelles instances pour qu'on lui permît d'aller chercher le docteur Thomas. Mais les médecins de Missolonghi continuèrent d'affirmer qu'il n'y avait rien à craindre.

Jusqu'à là on avait traité le malade avec des purgatifs qui paraissaient d'autant plus violents que Byron, n'ayant rien pris depuis huit jours qu'une ou deux tasses de bouillon, ne pouvait rien rendre ; les efforts et la fatigue étaient donc extrêmes et redoublaient la faiblesse qu'entraînait la privation de sommeil.

Le 15 au soir, cependant, les médecins commencèrent à s'inquiéter et parlèrent de saigner le malade ; mais il s'y opposa vigoureusement, demandant au docteur Millingen s'il regardait cette saignée comme urgente. Le docteur répondit qu'il croyait pouvoir, sans inconvénient, attendre au lendemain. En conséquence, ce ne fut que le 16 au soir que Byron fut saigné au bras droit.

On lui tira 16 onces de sang.

Le sang était très enflammé.

Le Dr Bruno regarda ce sang et secoua la tête.

— Je lui avais toujours dit qu'il avait besoin d'être saigné, murmura-t-il ; mais jamais il n'a voulu se laisser faire.

Alors il s'éleva entre les médecins une grande dispute sur le temps perdu.

Fletcher proposa de nouveau d'envoyer à Zante chercher le Dr Thomas ; mais les médecins lui répondirent :

— C'est inutile ; avant son arrivée, ton maître sera hors de danger ou il n'existera plus.

Et cependant le mal continuait d'empirer. Le Dr Bruno fut d'avis de pratiquer une seconde saignée.

Ce fut Fletcher qui annonça à son maître que les deux médecins regardaient cette saignée comme indispensable. Cette fois, lord Byron ne fit aucune difficulté ; il tendit le bras et dit :

— Voici mon bras ; qu'ils fassent ce qu'ils voudront. Puis il ajouta :

— Quand je te disais, Fletcher, qu'ils n'entendaient rien à ma maladie !

Byron s'affaiblissait de plus en plus. Le 17 au matin, il fut saigné une fois ; le même jour, dans l'après-dîner, il fut saigné deux fois.

Chacune de ces saignées fut suivie d'un évanouissement.

Ce jour-là, Byron commença de perdre l'espoir.

— Je ne puis pas dormir, dit-il à Fletcher, et vous savez que, depuis une semaine, je n'ai point dormi : or, il est connu qu'un homme ne peut rester sans dormir qu'un certain temps ; ce temps écoulé, il devient fou, sans qu'on puisse le sauver. Aussi, j'aimerais mieux me brûler dix fois la cervelle que de devenir fou. Je ne crains pas la mort et je la verrais venir avec plus de calme qu'on ne croit.

Le 18, Byron eut tout à fait la certitude de sa fin prochaine.

— Je crains, dit-il à Fletcher, que Tita et vous ne tombiez malade en me veillant ainsi nuit et jour.

Mais tous deux refusèrent de prendre du repos.

Dès le 16, Fletcher, voyant que la fièvre de son maître amenait le délire, avait eu soin de mettre hors de sa portée son stylet et ses pistolets.

Le 18, il répéta plusieurs fois que les médecins de Missolonghi ne connaissaient rien à sa maladie.

— Mais alors, observa pour la deuxième fois Fletcher, permettez-moi donc d'aller chercher le docteur Thomas à Zante.

— Non, n'y allez pas... Envoyez-y, Fletcher ; mais alors dépêchez-vous.

Fletcher ne perdit pas une seconde et envoya un messenger. Le messenger parti, il annonça aux deux médecins qu'il venait d'envoyer chez le docteur Thomas.

— Vous avez très bien fait, dirent ceux-ci ; car nous commençons nous-mêmes à être fort inquiets.

Fletcher rentra dans la chambre de son maître.

— Eh bien ! demanda celui-ci, avez-vous envoyé ?

— Oui, milord.

— Tant mieux, je désire savoir ce que j'ai.

Quelques instants après, un nouvel accès de délire le prit.

A la fin de cet accès, revenant à lui :

— Je commence à croire, dit-il, que je suis sérieusement malade. Si je mourais plus vite que je ne crois, je désire vous donner quelques instructions. Vous aurez soin de les faire exécuter, n'est-ce pas ?

— Oh ! milord, vous pouvez être certain de mon dévouement, répondit le valet de chambre ; mais vous vivrez assez longtemps, je l'espère, pour faire exécuter vous-même vos volontés.

— Non, dit Byron en secouant la tête, non, c'en est fait... Il faut donc que je vous dise tout, Fletcher, et cela sans perdre un moment.

— Milord, demanda le valet de chambre, irai-je chercher une plume, de l'encre et du papier ?

— Oh ! non, nous perdrons trop de temps et nous n'en avons pas à perdre. Faites attention.

— J'écoute, milord.

— Votre sort est assuré.

— Ah ! milord, s'écria le pauvre valet de chambre fondant en larmes, je vous supplie de vous occuper de choses plus importantes.

— Oh ! mon enfant ! murmura le moribond, ma chère fille, ma pauvre Ada, si j'avais pu la voir ! Vous lui porterez aussi, à ma sœur Augusta et à ses enfants...

Vous irez également chez lady Byron... Dites-lui... dites-lui tout!... Vous êtes bien dans son esprit...

La voix manqua au malade; quoiqu'il fit des efforts pour continuer de parler, le valet de chambre ne pouvait plus saisir que des mots entre-coupés, au milieu desquels, avec grand'peine, il saisit ceux-ci:

— Fletcher!... si vous n'exécutez point les ordres que je vous ai donnés... je vous tourmenterai... si Dieu me le permet.

— Mais, monseigneur! s'écria celui-ci au désespoir, je n'ai pas entendu une parole de ce que vous m'avez dit.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit-il alors; mais il est trop tard maintenant... Est-il donc possible que vous ne m'avez pas entendu?

— Non, milord; mais essayez encore une fois de me faire connaître vos volontés.

— Impossible!... Impossible, murmura le malade. Il est trop tard... tout est fini!... Et cependant... approche... approche... Fletcher, je vais essayer.

Et il redoubla d'efforts, mais tout fut inutile et il ne prononça plus que des mots entre-coupés, comme: "Ma femme!... mon enfant!... ma sœur!... Vous savez tout... vous direz tout... vous connaissez mes intentions..." Le reste était inintelligible.

On était au 18, et il était midi.

Les médecins eurent une nouvelle consultation et décidèrent de donner au malade du quinquina dans du vin.

Il n'avait pris, depuis huit jours, comme je l'ai dit, qu'un peu de bouillon et deux cuillerées d'*arrowroot*.

Il prit son quinquina et manifesta l'intention de dormir, par signes; il ne parlait plus sans être interrogé.

— Voulez-vous que j'aille chercher M. Parry? lui demanda Fletcher.

— Oui, allez le chercher, répondit-il.

Un instant après, le valet de chambre revint avec lui.

M. Parry se pencha sur son lit; Byron le reconnut et s'agita.

— Tranquillisez-vous, lui dit M. Parry.

Le malade versa quelques larmes et parut s'endormir. C'était le commencement d'une léthargie qui dura plus de vingt-quatre heures.

Cependant, vers les huit heures du soir, il s'agita et Fletcher entendit ces mots, les derniers que prononça Byron :

— Et maintenant il faut dormir.....

Puis sa tête retomba immobile sur l'oreiller.

Pendant près de vingt-quatre heures, il ne fit pas un seul mouvement; seulement, par moments, il avait des suffocations et une espèce de râle.

Fletcher appela alors Tita pour qu'elle l'aidât à soulever sa tête malade, qui paraissait tout à fait engourdie; chaque fois que le râle revenait, les deux serviteurs lui soulevaient la tête.

Cela dura ainsi jusqu'au lendemain, 19, à six heures du soir.

Alors Byron ouvrit et referma les yeux sans aucun symptôme de douleur ni sans faire le moindre mouvement d'autres parties du corps.

— Ah! mon Dieu! s'écria Fletcher, je crois que milord vient de rendre le dernier soupir.

Les médecins s'approchèrent, lui tâtèrent le pouls et dirent :

— Vous avez raison, il est mort!...

Le 22 avril, les restes de Byron furent transférés dans l'église où reposaient Marcos Botazaris et le géné-

ral Norman. Le corps était renfermé dans un grossier cercueil de bois; un manteau noir le recouvrait et, sur le manteau, on avait posé un casque, une épée et une couronne de lauriers.

Byron avait manifesté le désir que son corps fût rapporté; mais les Grecs demandèrent à garder son cœur, et ceux-là qui avaient tant fait saigner ce cœur de son vivant l'abandonnèrent mort.

A. D

RÉCITS DU LABRADOR.

LES GOËLANDS.

Avez-vous tué des *anglais*? Moi, j'en ai occis des monceaux. Je n'ai pas ménagé davantage les *irlandais*, quoiqu'ils soient beaucoup plus difficiles à tirer à cause de leur rouerie infiniment plus développée.

Ces deux oiseaux — je me hâte de vous dire qu'il s'agit de goëlands — sont, avec les maringouins, puces, punaises et autres insectes innommables, les plaies vives du Labrador.

Avant d'aller plus loin, je crois utile de vous expliquer que le mot *anglais*, ainsi que le dénominateur *irlandais*, dont je me suis servi dès le début de ce récit, sont deux métaphores audacieuses, d'un goût suffisamment germanique pour être appréciées. J'ajoute que la première désigne le grand goëland à manteau noir — *larus marinus* (Linnée); — la seconde, le goëland à manteau gris ou à dos bleuâtre, que Brunn a bien voulu baptiser des noms de *larus argentatus* et de *larus glaucus*.

Cette œuvre de prudence accomplie, — œuvre sans laquelle on m'eût accusé, peut-être, du meurtre de MM. Stephens ou McShane, — il me reste à vous dire pour quel motif le goëland à manteau noir a eu l'honneur d'être traité en compatriote de la plus intéressante de ces deux personnalités estimables.

Il y a une quarantaine d'années, une frégate anglaise, — ce sont les gens de la côte qui le disent, — se perdit corps et biens sur un récif du golfe. La mer jeta au *plain* une foule de cadavres et, lorsque les pêcheurs vinrent inhumer les malheureuses victimes de la tempête et de la brume, ils furent obligés de ravir ces pauvres corps à une nuée de goëlands à manteau noir qui se disputaient la chair de ces tristes épaves. Les pêcheurs de cette époque les appelèrent *mangeurs d'Anglais*. Depuis, un besoin de concision particulier aux gens de mer fit disparaître une partie de l'épithète primitive et aujourd'hui l'on dit seulement: des *anglais*.

Pourquoi appelle-t-on *irlandais* les goëlands à manteau gris? Je ne sais trop. Je crois, cependant, que c'est à cause de la différence d'instinct qui sépare les deux espèces. Peut-être est-ce une allusion délicate au *home rule*, les goëlands à manteau gris paraissant avoir, sur les sommets des épinettes qui couvrent les îles du groupe Mingán, un gouvernement autonome, étranger aux turpitudes traditionnelles de leurs voisins à manteau noir.

Tous les goëlands sont des bandits, des bandits de la pire espèce.

Leur vol est puissant, leur vigueur très grande: aussi en abusent-ils à tout propos contre les faibles.

D'une prudence qui touche à la lâcheté lorsqu'ils ont

affaire à un adversaire courageux ou bien armé, ils sont également d'une hypocrisie de Brahme et d'une indiscretion de détective. Une barge de pêche, un canot de chasse, une tente de voyageur les exaspèrent.

Si vous tentez d'approcher des loups marins échoués sur les roches, d'un *camp* de gibier nageant sur les bords de l'eau, gardez-vous avec soin des goëlands, car, s'ils vous aperçoivent, votre présence sera signalée immédiatement par les cris les plus variés et les plus discordants et, quelque savantes que soient vos manœuvres, vous perdrez votre temps et vos peines. Les animaux de mer et de grève sont habitués à ces dénominations : aucun ne s'y trompe et tous en profitent avec une désespérante célérité.

Oh ! les *irlandais* du diable ! Oh ! les *anglais* maudits ! comme on le dit sur la côte.

Je crois que ces oiseaux ne dorment jamais. On les entend toute la nuit, croassant, jappant, hurlant, hululant et miaulant à qui mieux mieux, surtout s'ils aperçoivent votre feu de veille. Ils imitent tous les cris les moins harmonieux, quelquefois avec une telle perfection qu'il est difficile de savoir si l'on n'est pas à proximité de chats, de chiens, de loups marins, de hiboux ou de corbeaux. Il est impossible de faire cesser cet infernal tapage. Combien de fois me suis-je levé, la nuit, distribuant à tort et à travers les coups de carabine dans l'espoir d'effrayer ces animaux odieux et de ne plus les entendre ? C'était peine perdue. Quelques minutes après la dernière détonation, le vacarme recommençait de plus belle.

Le goëland est d'une rare glotonnerie. Putréfaction ou chair fraîche, il avale tout, il digère tout. Il détruit une quantité énorme de crabes, d'oursins, de homards et même de poisson, surtout d'anguilles, qu'il attrape fort adroitement au milieu des algues, car il ne plonge jamais.

Rien n'est plus curieux que de le voir lutter avec un homard de forte taille.

Ce crustacé, ainsi que chacun peut le savoir, possède deux pinces antérieures d'une force extrême et qui sont disposées de telle manière qu'il ne peut les ramener au-dessus du thorax ni les diriger latéralement. Il doit toujours prendre en avant et faire face à l'ennemi. C'est pour cette cause qu'il abrite sous une roche creuse ou dans un trou l'appendice testacé que l'on appelle sa queue, ne laissant paraître au dehors que les formidables tenailles qui lui servent à livrer bataille et à s'emparer de sa proie.

Mais le homard a des faiblesses et, vers le soir, surtout à la saison des amours, il abandonne son repaire et va chercher, au milieu des herbes à outardes (*zostères*) qui tapissent le fond des anses, la satisfaction de ses plus légitimes appétits. C'est alors que le goëland roublard et qui se rit des plus tendres sentiments entre en scène à la marée basse. Il vient se poser à très petite distance du homard resté presque à sec et semble se préoccuper uniquement de fouiller les herbes pour y découvrir un mollusque timide. Puis, s'approchant peu à peu, cauteleusement il saisit par la queue le pauvre diable de crustacé et le hâle très rapidement sur une des roches plates qui émergent, à l'ordinaire, au milieu de la vase et des algues des baies du Labrador. Une fois rendu là, il immobilise sa victime en la renversant sur le dos et lui brise le test à grands coups de son bec solide et dur comme un pic de mineur.

Avec les oursins, les crabes et les petits homards, il use du procédé qu'a signalé pour la première fois le bon Jean de La Fontaine, de fablière mémoire. Il s'en saisit, s'élève avec eux à une certaine hauteur dans l'espace et les laisse retomber sur les roches, où leur enveloppe testacée se brise en mille pièces.

Le goëland, pour satisfaire sa glotonnerie, ne s'en tient pas seulement aux crustacés, aux mollusques et aux poissons : il détruit, en outre, une quantité considérable de jeune gibier.

Les toutes petites moniacs (canard eider, *somateria mollissima*) ont beaucoup à souffrir de ses déprédations et de son peu de respect et de pitié pour l'enfance. Il les gruge sans merci et toujours avec cet air hypocrite de derviche qu'on ne saurait lui pardonner. C'est à peine si la pauvre mère moniac a le temps de s'apercevoir du cruel destin de sa progéniture.

Lorsqu'il avise une nichée de ces jeunes oiseaux, il vient se poser bruyamment à quelques pas d'eux. Ceux-ci, effrayés, plongent immédiatement et, suivant leur coutume invariable, se dispersent sous l'eau. Le goëland, qui a l'œil très puissant, suit cette manœuvre de près et, lorsque le petit palmipède revient à la surface, il s'en saisit avant qu'il l'ait atteinte. Puis il l'avale sous l'eau, dissimulant ainsi son crime, qu'il renouvelle aussi souvent qu'il le peut sans s'exposer aux coups de bec de la mère, peu clairvoyante, mais très robuste, qui n'hésite pas à le charger vigoureusement aussitôt qu'elle s'est rendu compte de son malheur.

Le goëland n'exerce pas de déprédations et ne satisfait pas sa glotonnerie seulement sur les eaux marines. Il remonte aussi les rivières et se rend souvent jusqu'aux lacs les plus éloignés. Il est un des principaux agents de la dispersion des poissons dans les eaux douces. Il transporte, collés à ses pattes par des mucosités particulières ou emmagasinés dans son estomac, des œufs de poissons qu'il dépose ou dégorge avant qu'ils n'aient été décomposés par les agents extérieurs ou altérés par les sucs gastriques. C'est ainsi qu'une multitude de réservoirs séparés de toutes les sources poissonneuses s'est peuplée d'espèces variées. C'est ainsi, également, selon toute vraisemblance, que certaines espèces, exclusivement marines, comme le hareng, ou marines et fluviales comme l'éperlan, se sont acclimatées dans des lacs d'eau douce, où elles semblent n'avoir éprouvé encore que de très légères modifications, malgré le changement de milieu et des reproductions successives déjà anciennes.

Le goëland semble monogame, mais il est si vicieux, par ailleurs, que je ne serais nullement surpris qu'il ne joue la continence et ne soit le plus impudique des époux. Il construit — je parle ici de la variété à manteau noir, de l'*anglais* — sur les roches nues ou la mousse qui en recouvre les sommets, un nid qui lui fait peu honneur, tant il est de facture lâchée.

Sa femelle y dépose trois œufs d'un blanc ou d'un bleuâtre sale tacheté de brun, surtout au gros bout. L'*irlandais*, plus fin, a délaissé les roches où il nichait autrefois, et se bâtit, depuis quelques années, des nids sur le haut des épinettes décapitées par le vent. Les confères de l'archipel Mingan sont couverts de ces oiseaux, que l'on est tenté de prendre pour de gros flocons de neige, lorsqu'on les aperçoit du large.

Les œufs de goëlands, quoiqu'un peu rouges, sont parfaits au goût, surtout en omelette ; aussi sont-ils en-

levés avec frénésie par les pêcheurs de toutes nationalités qui hantent les parages du golfe. Ce n'est point là un grand malheur, il y a toujours trop de goëlands. Mais il est fâcheux que les étrangers prennent une si large part à cette récolte toujours très fructueuse, les œufs ayant de nombreux usages culinaires et industriels.

Un jour ou deux après l'éclosion des œufs, les jeunes goëlands sont assez vigoureux pour sortir du nid et se cacher dans les anfractuosités du sol lorsqu'un danger les menace. A cette époque de leur vie, leur langage semble peu développé et se réduit à un caquetage assez désobligeant qui exprime leurs craintes, qu'ils manifestent, du reste, à la façon des conscrits sur le champ de bataille. Cependant ils comprennent déjà fort bien les paroles que laissent tomber sur eux, en volant, des parents ou des amis pleins de vigilance. Une intonation les immobilise, une autre les incite à se cacher, une autre les fait courir et leur indique qu'ils devraient prendre la mer sans délai. Ils restent près d'une année entière dans cet état d'infériorité et ce n'est que lorsqu'ils ont perdu toutes les plumes grises de l'enfance qu'ils acquièrent le complément d'instruction qui leur manque. Ils deviennent alors aussi éloquents et aussi canailles que leurs aînés. Le chasseur, enfin, achève leur éducation à coups de fusil et, quand ils échappent au plomb une fois ou deux sans trop d'avaries, ils deviennent inabordable.

Le jeune *anglais* et le jeune *irlandais* sont un mets fort agréable, s'ils sont rôtis avec des pommes de terre quelques jours avant qu'ils puissent voler. Leur chair est, à ce moment, encore très tendre, sans aucun goût d'huile ou de poisson, et rappelle d'assez près le poulet rôti. Plus tard elle devient coriace, très dure et d'une saveur atroce. Leurs parents les nourrissent abondamment de poisson frais, de crustacés sortant de l'eau, de mollusques tout baillants. Jamais ils ne leur servent de chair putréfiée, et l'entraînement que les *larinés* de ce genre éprouvent pour les corps pourris paraît être une dépravation particulière à leur âge adulte et à leur âge mûr.

Le goëland, que je crois mauvais époux, est également assez mauvais père. Il défend sa progéniture en planant et en tournoyant au-dessus d'elle à une très grande hauteur et en assourdissant de cris variés et désagréables le chasseur qui la poursuit. La femelle semble s'y intéresser davantage et fait mine, lorsque vous tournez le dos ou que vous avez le soleil dans les yeux, de fondre sur vous *du haut des airs*, comme eût dit M. de Châteaubriand; mais elle renouvelle rarement cette mauvaise manœuvre, qui lui vaut toujours un coup de fusil. Puis, une fois les petits capturés et tout espoir d'effrayer ou d'attendrir le chasseur s'étant envolé, père et mère en prennent leur parti sur-le-champ avec la plus complète philosophie et s'éloignent gravement, sans précipitation, d'un vol égal, mesuré, et en croissant une note en gamme mineure très sombre, sans doute le *requiescant* des goëlands destinés à reposer, sur un lit de patates et de lard, dans l'estomac insatiable des chasseurs.

Ils abondent, malgré l'enlèvement de leurs œufs, dans le golfe Saint-Laurent. Certaines îles, comme l'île Nue du groupe de Mingan, quelques pointes, comme

celle d'Anticosti, en sont littéralement couvertes à la saison de la ponte. Malgré cette abondance, il est très difficile de les atteindre, tant ils sont défiants et toujours sur le qui-vive. Ils mesurent avec une étonnante précision la distance qui les sépare du chasseur et il est très rare que l'on puisse les tirer à plomb à bonne portée. Ce sont des oiseaux superbes, surtout les manteaux noirs, dont l'envergure atteint quelquefois cinq pieds et demi. Leurs bouts d'ailes servent à confectionner de magnifiques plumeaux; leur fémur, des tuyaux de pipe estimés, et je m'étonne que leurs plumes blanches, fort belles et très ornementales, ne soient pas employées par l'industrie des plumes de luxe.

Les goëlands possèdent des connaissances spéciales en météorologie; du moins, certaines de leurs habitudes fournissent de précieuses indications pour la connaissance du temps. C'est ainsi, par exemple, que, tous les soirs, ceux d'entre eux que n'embarrassent pas les soins d'une famille se réunissent en troupes assez nombreuses et vont se poser sur une roche moussue pour y passer la nuit; quelle que soit la direction du vent à l'heure où ils passent, il soufflera le lendemain dans le sens qu'ils ont adopté pour leur course de la veille. Lorsqu'ils volent à de grandes hauteurs, si vous êtes au large, veillez sur votre voile, car vous ne tarderez pas à être contraint d'amener de la toile: c'est le signe des grandes brises.

Quand vous les verrez se poser sur l'eau à la recherche des capelans, des lançons et des harengs étourdis et meurtris par la poursuite des gibbars, il fera beau. Si, au contraire, ils rasant la surface sans s'y arrêter, défiez-vous de la pluie ou de la brume: l'une et l'autre ne sont pas loin.

N'avoir restreint en rien la destruction du goëland et de ses œufs est l'une des gloires de l'ancienne loi de chasse, qui, hélas! en compte bien peu.

L'intelligence qu'elle a déployée en cette circonstance, le poison délétère qu'elle a trouvé et l'accès de haute philanthropie dont elle a fait preuve en nous autorisant à manger en toute saison les volailles que nous élevons dans nos basses-cours, feront oublier bien des fautes et pardonner bien des écarts.

Une fois morte, c'est-à-dire abrogée — n'est-ce point ainsi que l'on désigne le décès d'une loi? — nous pourrions la laisser reposer en paix. Nous pourrions même, — il faut avoir des égards pour tout ce qui fut puissant en ce monde, — chercher un conseiller législatif à l'âme candide qui prononcera sur la cave où seront enfouis les derniers exemplaires de cette loi sans pareille une oraison funèbre peu compliquée, mais très attendrie.

HENRY DE PUVIALON.

UN JUBILÉ.

La papauté est presque immuable dans ses splendeurs, comme elle l'est dans ses principes.

En lisant, hier, le récit des solennités religieuses par lesquelles a été célébré le jubilé épiscopal de Léon XIII, j'ai retrouvé toutes les impressions que je ressentis, le 1er janvier 1888, au jubilé sacerdotal, lorsque je suis allé représenter le *Gaulois* à Rome.

Je me vois encore posté devant la tribune du grand-maître de l'ordre de Malte qui semble, avec ses dorures et ses broderies, sorti depuis cinq minutes de la cour de Philippe II.

A ses pieds, ses chevaliers étincelants et héraldiques comme lui.

Nous sommes trente-cinq mille pèlerins tassés dans Saint-Pierre.

Et chaque minute qui s'écoule grandit notre émotion.

Les yeux de tous se dirigent vers les portes fermées de l'église, vers une tenture de damas rouge aux rideaux relevés, où commencent à aller et venir des personnages en uniforme, où apparaissent des casques, des plumets, des hallebardes et de grandes épées.

C'est par là que va déboucher le cortège pontifical. Il nous semble à tous que notre être se dédouble, que nos corps restent immobiles sur leurs pieds et que nos âmes s'en détachent pour aller s'entasser et attendre dans ce coin mystérieux.

Il nous semble qu'un miracle va s'accomplir.

Le vaste vaisseau, éclairé maintenant par le plein jour, resplendit avec ses ors et son peuple de statues blanches.

Il n'y a plus de vide que le terrain que va parcourir le cortège. Le reste est fait de têtes humaines tournées toutes vers le même point.

L'horloge intérieure marque neuf heures. Un silence profond et haletant s'est établi, et chacun sent son cœur qui lui bondit dans la poitrine.

C'est l'heure... Neuf heures et quart.

Là-bas, au fond de l'église, débouche un piquet de suisses, le casque en tête, la hallebarde sur l'épaule, la culotte bouffante, le justaucorps et les bas rayés par bandes alternées, noires, jaunes et rouges.

Puis des camériers de cape et d'épée, en costume noir, avec toques à plumes, épées et chaînes, du pur Charles-Quint.

Derrière eux, un fleuve de sang et de neige paraît se répandre dans le chemin. Ce sont les cardinaux. J'en compte quarante.

Il sont en grande robe rouge, "cappa magna", avec la pèlerine d'hermine. Ils ont la barrette rouge à la main. La queue de leur immense traîne est relevée; celle de leur soutane est portée par des caudataires.

Puis, quarante gardes-nobles: habit noir avec ganses, brodé d'or, épauettes à gros grains, casque d'or à plumet blanc, culotte blanche et bottes vernies. Ils ont l'épée à la main. Ils sont précédés de deux trompettes.

Puis encore des suisses, avec la grande épée à deux mains sur l'épaule, droite et flamboyante. Ils arrivent à l'autel de la Confession de saint Pierre et s'alignent de chaque côté.

Derrière moi, les voix éclatent dans une cage dorée. Elles chantent: "Tu es Petrus!"

Tout le monde se prosterne contre terre. Il me semble que je vais m'anéantir et que jamais je n'oserai me relever.

Et l'apparition surhumaine se produit. Il est neuf heures trente-cinq.

Voici Léon XIII! Voici le pape!

Porté sur la *sediu gestatoria* par ses *parafranchieri* vêtus de soie rouge brochée, il s'avance, plus grand que les hommes, détaché de la terre. Il semble glisser sur un tapis humain, revêtu de la chasuble et ceint de la mitre.

Il s'avance entre deux haies mouvantes de suisses, dans le chemin déjà bordé par la garde palatine, précédé par les massiers multicolores et suivi par le chapitre de Saint-Pierre, salué par des chants auxquels répondent les trompettes d'argent installées dans la coupole et

des cris enthousiastes, enivrants et mille fois répétés de: "Vive Léon XIII! Vive le pape!" Des chapeaux et des mouchoirs agités en l'air, des applaudissements sans fin, tout le cortège de la foi et de l'amour.

Sa main est tendue pour bénir. Sa tête est penchée vers son peuple dans une attitude d'inexprimable tendresse.

Il est plus que beau, il est céleste, il est diaphane, il est immatériel entre ses deux grands éventails de plumes blanches, les "flabelli" qu'on porte à ses côtés et qui paraissent des ailes immenses planant entre le ciel et la terre.

Il ne voit personne, et il semble regarder chacun de nous en particulier. Et dans nos âmes un apaisement s'établit, une détente se crée, qui fait monter dans nos yeux des larmes de joie et d'attendrissement.

A mesure qu'il s'approche, il paraît grandir encore; et nous ne voyons plus, au milieu de cette pompe extraordinaire, que lui, l'Homme Blanc, le Vicaire du Christ.

Lorsqu'il est arrivé au côté de l'autel, en face de la tente pontificale, la *sediu gestatoria*, ou trône sur lequel il est porté, s'abaisse. Le pape descend.

Immédiatement la messe commence. Les cardinaux sont allés prendre place sur les premiers bancs du chœur, de chaque côté, devant les évêques et les généraux d'ordres.

La chapelle entonne un motet. Au milieu de ces harmonies célestes, où toutes les richesses du clavier humain se mêlent et se confondent, nous voyons trembler les mains du pontife, qui célèbre le divin sacrifice qu'il offre pour la première fois à son Dieu il y a cinquante-six ans.

Il dit une messe basse avec la calotte blanche sur la tête, et ne ceint la mitre que pour le *lavabo*, qui est offert par le cardinal vicaire, l'Éminence Parocchi. Pour dire les oraisons, il met des lunettes.

Le pape est penché sur l'autel devant l'hostie qui va devenir Dieu; la petite lame ronde de pur froment oscille entre ses doigts secoués par l'émotion.

Il pleure. Il pleure à chaudes larmes; et ces larmes de vieillard, de pontife et de père, tombent silencieusement sur les linges sacrés, autour de la Victime divine qui descend, à sa voix, sur le pied du calice où il nous paraît que va bouillonner le sang du Christ.

"Ceci est mon corps, ceci est mon sang."

Et le pape s'agenouille. Puis il se relève et, transfiguré, les yeux vers la voûte, il élève l'hostie blanche devant le peuple qui lui fait face, car l'autel est tourné vers l'entrée de la basilique.

Des sons de trompettes éclatent sur nos têtes, comme si le dôme immense venait d'être soulevé par la main de Dieu, comme si descendaient par cette ouverture les échos rapprochés des marches triomphales du ciel.

Je renonce à décrire les effets saisissants de ces fanfares exécutées en haut de la coupole.

Puis deux chœurs, placés l'un en bas et l'autre dans la coupole — le maître de chapelle, imperceptible, battant la mesure du haut de la coupole — se font entendre. Ces chants sont admirables, ces chants sont célestes. Ils cessent au moment où le pape communique et consomme les espèces sacrées, pour reprendre ensuite jusqu'à la fin de la messe.

Léon XIII a terminé le sacrifice divin. Il redescend de l'autel, soutenu par ses prélats assistants; il dit ses prières à la Vierge, auxquelles répond l'assistance; puis il entonne le *Te Deum*, que chantent alternativement la

maîtrise et le peuple, et enfin il rentre dans la tente papale. Là, il prend un consommé.

Le voilà de nouveau sur la "sedia gestatoria," vêtu de la chasuble, coiffé cette fois de la tiare, — la tiare de Paris, la nôtre, le cadeau de France, — sous un grand dais à huit montants.

Il repasse devant moi, transfiguré, l'œil vivant, le visage souriant. On le porte devant la Confession, sur l'estrade préparée pour la bénédiction pontificale, en face de la statue du Pêcheur, du premier des Papes, de son deux cent cinquante-troisième prédécesseur.

Les cardinaux viennent se ranger en demi-cercle devant le trône papal.

Le pape dépose la tiare.

Le cardinal vicaire, à genoux, tend à Sa Sainteté le livre dans lequel Elle lit les formules de la bénédiction apostolique au milieu d'un silence profond.

Trente-cinq mille êtres humains retiennent leur souffle, et la voix presque insaisissable du pontife se répand sur ce peuple prosterné.

Un *Amen* formidable jaillit de toutes ces poitrines et va frapper les voûtes de la basilique.

A ce moment, pas une bouche ne reste fermée, pas un œil ne reste sec, pas un corps n'est sans frisson.

Le pape reprend la tiare, et le cortège se remet en marche au milieu de nouvelles acclamations, où tous les idiomes de la terre se confondent en une tempête inexprimable que saluent les cloches.

Et le groupe prodigieux et lumineux s'enfonce dans les profondeurs du Vatican, comme un soleil d'été au fond des insondables horizons.

Tel est le spectacle, telles sont les émotions dont la basilique romaine vient d'être encore une fois le théâtre.

J. CORNÉLY.

L'ÂGE DES PAPES.

Il nous paraît intéressant de rapprocher de l'âge de Sa Sainteté le pape Léon XIII celui de quelques-uns de ses prédécesseurs.

Sans remonter plus loin dans l'histoire, il y a eu, depuis le retour du Saint-Siège d'Avignon à Rome, seize papes qui ont dépassé quatre-vingts ans. Le plus jeune de ces octogénaires a été Grégoire XVI, mort en 1846, à l'âge de quatre-vingts ans huit mois et douze jours.

Viennent ensuite: Grégoire XII, Calixte II et Benoît XIII, qui atteignirent tous trois quatre-vingt-un ans.

Les papes Alexandre VIII et Pie VI moururent à quatre-vingt-deux ans accomplis.

Quatre Souverains-Pontifes ont dépassé quatre-vingt-trois ans. Ce sont: Grégoire XIII, Innocent X, Benoît XIV et Pie VII.

Paul III est mort à quatre-vingt-quatre ans. Clément X, Clément XII et Pie IX ont atteint quatre-vingt-cinq ans.

Les deux papes qui, depuis 1838, ont atteint l'âge le plus avancé sont: Clément XII et Paul IV. Ce dernier, élu Souverain-Pontife alors qu'il avait déjà quatre-vingt-neuf ans, occupa le trône pontifical jusqu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

Dans la série qui précède 1378, on trouve un exemple de longévité plus surprenant encore: Grégoire IX, qui mourut presque centenaire en l'année 1241.

ON FAIT DU DIAMANT.

Ceci n'est point un conte fantaisiste, mais une scientifique réalité, consacré par les applaudissements de l'Académie des Sciences. Oui, ces jours-ci, un savant vient de faire éclore, en plein Paris, des diamants véritables, absolument, chimiquement purs.

Depuis des siècles, ce problème a tenté les chercheurs à l'égal de la pierre philosophale. Tout récemment encore, trois chimistes français, trois membres de l'Institut, en poursuivaient la réalisation par des procédés différents, MM. Berthelot, Friedel et Moissan.

C'est celui-ci qui est arrivé le premier au but et de telle façon que M. Berthelot lui a rendu en pleine Académie ce témoignage mérité:

"Les expériences de M. Moissan me paraissent concluantes; je m'empresse d'abandonner mes recherches à ce sujet et d'applaudir à son succès. Ce sera une nouvelle découverte à ajouter à celles qui honorent l'Académie."

Mais que les jolies mondaines, que les joailliers se rassurent! le diamant n'est pas près encore de devenir un charbon courant. Il suffit, pour en être convaincu, de savoir ce qu'il faut de travail, de patience, d'appareils et... d'argent pour obtenir quelques poussières du vrai diamant, tel qu'il se trouve à l'état naturel dans la "terre bleue du Cap."

Nous regrettons de ne pas pouvoir donner par le menu à nos lecteurs les détails que M. Moissan a bien voulu nous communiquer, avec sa bonne grâce accoutumée, sur les multiples et merveilleuses opérations qui ont précédé sa découverte. Voici seulement, et *grosso modo*, la recette pour faire du diamant. Elle n'est pas, vous l'allez voir, à la portée de tout le monde.

Vous prenez un morceau de charbon de sucre, purifié au rouge dans un courant de chlore, puis refroidi dans un courant d'azote; vous le mettez dans un culot de fonte, enveloppé lui-même dans un cylindre de fer doux. Vous chauffez le tout à une température de *trois mille degrés*, dans un four électrique; à *onze cents degrés* — une jolie petite température — la fonte est déjà en fusion. Vous retirez le tout, vous le plongez dans l'eau, puis vous le mettez à l'air, et finalement, avec l'aide du microscope, vous reconnaissez être en présence de trois espèces de charbon: du graphite, du charbon marron, et enfin du *carbone*, du *diamant!* qu'il faut purifier et isoler.

Vous y arrivez par une série de traitements avec l'eau régale, l'acide sulfurique, l'acide fluorhydrique, etc..

Bref, vous obtenez quelques milligrammes de diamants noirs et de diamants clairs, visibles seulement au microscope. Mais ce sont de vrais diamants.

Poussières infiniment précieuses, car elles ont coûté non-seulement des milliers de francs, mais des années d'études!

— Et maintenant, avons-nous demandé à M. Moissan, maintenant que le premier pas, le plus difficile, est fait, pensez-vous obtenir, en poursuivant vos recherches, des diamants assez gros pour être d'un usage pratique?

— Je l'ignore; je ne puis vous répondre négativement, car la science a devant elle un avenir illimité; d'autre part, je ne crois guère actuellement qu'à la possibilité de créer des diamants gros comme la tête d'une épingle. Encore coûteront-ils fort cher, beaucoup plus cher que s'ils étaient achetés chez des bijoutiers.

Ceux-ci, en effet, ne sont nullement inquiets. Ils savent que, pour obtenir ces parcelles de pur diamant, M. Moissan a cent fois risqué sa vie dans des expériences hasardeuses et ils ne redoutent point la concurrence du procédé scientifique.

Il n'en reste pas moins acquis qu'un homme, dont les alchimistes du moyen âge auraient fait un demi-dieu, a réussi à faire cette chose merveilleuse : du diamant, — miraculeux prodige scientifique qui laisse le champ libre à toutes les hypothèses et à tous les succès.

WILL-FURET.

PIERRE DUPONT.

(Suite.)

Pierre Dupont, complètement découragé, chercha une place.

Il entra chez un banquier de la rue Charlot avec de maigres honoraires, y resta huit mois et se fit admettre ensuite dans un pensionnat comme professeur.

Fatigué de donner à un franc le cachet de longues répétitions à l'inintelligente progéniture des épiciers de la rue Quincampoix et de la rue aux Ours, généreux citoyens qui tarifent l'éducation au prix du balayage des rues et regagnent cela très largement sur quelques livres de chandelle, Pierre Dupont prit la voiture de Provins pour aller oublier ses ennuis dans la famille de son père.

Il y reçut un accueil plein de tendresse.

Son aïeul vivait encore.

Une multitude de joyeux cousins et de charmantes cousines lui firent fête ; on lui rendit la joie, le bonheur et la gaieté.

Le poème des *Deux Anges* s'acheva dans cette douce retraite.

M. Lebrun, de l'Académie française, alors à Provins, donna des encouragements au jeune homme, lui prédit le succès et l'assura qu'il le trouverait toujours disposé à lui accorder son appui.

L'auteur de *Marie Stuart* a tenu parole, ainsi que nous le verrons bientôt.

Notre poète entra dans sa vingt-et-unième année. La conscription le réclamait. Il puisa dans l'urne et en ramena triomphalement le numéro TROIS.

On n'est pas riche dans une famille de forgerons. Cependant il s'agit d'acheter un homme. Dupont ne renoncera pas à son avenir littéraire ; ses parents sont trop glorieux des espérances qu'il donne pour le laisser gémir sept ans dans l'obscurité d'une caserne.

Tous les cerveaux se creusaient, toutes les imaginations étaient en jeu.

Mais l'argent ne se trouvait pas, et Pierre Dupont reçut l'ordre de rejoindre à Humingue le 3e régiment de chasseurs, dans lequel il devait être incorporé.

— Pars toujours, lui dit à l'oreille un de ses cousins. Je te promets que tu reviendras.

— Oui, dans sept ans, répondit Pierre avec un triste sourire.

— Dans six semaines, mon cher, dans six semaines ! Je ne demande pas un jour de plus. Laisse-moi seulement ton manuscrit des *Deux Anges*.

— Et qu'en feras-tu, bon Dieu ?

— Ceci me regarde. Pour être venue tard, l'idée n'en est pas moins excellente. Bon courage, et va-t-en ! Dupont partit pour Humingue.

Il n'y resta effectivement que six semaines.

Un matin, au moment où il apprenait avec les autres conscrits le maniement du sabre, il fut très surpris de voir son caporal lui présenter un gros Alsacien joufflu, qui lui adressa la phrase suivante dans l'idiome pittoresque du Bas-Rhin :

— Ponchour ! Tonnez fotre sapre... On fous remblace...

Cela tenait du prodige. Dupont n'en revenait pas. Rien pourtant n'avait été plus simple.

Le jour même du départ du conscrit, son cousin porta le poème des *Deux Anges* chez un imprimeur de la ville, engagea par-devant notaire sa modeste fortune afin de garantir les frais d'impression du livre, et disposa sur-le-champ deux listes de souscription.

Il en envoya une à Paris à M. Lebrun, et garda la seconde pour s'occuper lui-même de recueillir des signatures à Provins.

Le prix de la souscription était de cinq francs, en échange desquels on avait droit à un exemplaire de l'œuvre du poète soldat.

Quinze cents souscripteurs répondirent à l'appel.

En moins de vingt jours les deux listes étaient remplies. Cinq mille francs restaient, tous les frais d'impression payés, et le remplaçant se mit en route pour Humingue.

Délivré du pantalon garance, Pierre Dupont vint se jeter au cou de ses bienfaiteurs.

Mais l'excellent académicien ne borna point là sa protection. Le poème des *Deux Anges* fut présenté au concours de 1842. Il fut jugé digne du prix, et le jeune auteur eut la gloire d'être couronné par M. Lebrun lui-même au milieu de toutes les pompes académiques.

On lui donna, par surcroît de récompense, une place au dictionnaire.

"Son travail, dit le *Morning Chronicle*, dans le numéro du 5 mai 1851, consistait à écrire l'histoire des mots et à en perfectionner la définition."

M. Charles Baudelaire, dont la notice sur Pierre Dupont est très remarquable, bien que nous ayons cru devoir y signaler tout à l'heure quelques inexactitudes, complète l'article du journal anglais en disant :

"Ces fonctions, quelque minimes qu'elles fussent en apparence, servirent à augmenter et perfectionner en lui le goût de la belle langue. Contraint d'entendre souvent les discussions orageuses de la rhétorique et de la grammaire antique aux prises avec la moderne, les querelles vives et spirituelles de M. Cousin avec Victor Hugo, son esprit dut se fortifier à cette gymnastique et il apprit ainsi à connaître l'immense valeur du mot propre. Ceci paraîtra peut-être puéril à beaucoup de gens ; mais ceux-là ne se sont pas rendu compte du travail successif qui se fait dans l'esprit des écrivains et de la série des circonstances nécessaires pour créer un poète."

Jusqu'à présent le chansonnier ne se révèle pas encore. Patience !

Il y a ici toute une histoire dont il ne faut perdre aucun détail et qui montrera par quels sentiers bizarres le talent passe quelquefois pour arriver à sa véritable route.

Le lauréat de l'Académie se lia très-intimement, à cette époque, avec un jeune compositeur, M. Gounod, qui depuis a fait les admirables chœurs d'*Ulysse*.

Entendant, un jour, chanter Dupont, qui n'avait pas oublié ses romances lyonnaises, le musicien lui trouva une voix très sympathique, un timbre à la fois passionné et rempli de douceur, joint à une accentuation nette, qualité fort rare chez ceux qui cultivent le chant.

— Où as-tu appris la musique ? lui demanda-t-il.
 — Je ne la sais pas, répondit le poète.
 — Quelle plaisanterie !
 — Non, ma parole d'honneur ! je ne l'ai jamais apprise.
 — Voilà qui est singulier. Chante encore.
 Dupont chanta.
 — Quel est cet air ?
 — C'est un air que j'ai fait ce matin sur des paroles à moi.

— Et tu ne sais pas la musique, vraiment, sans mystification ?

— Pourquoi veux-tu que je mente ?

— Mais, cher ami, tu as trouvé là des motifs admirables ! Recommence un peu.

Gounod prit une plume et nota rapidement, à mesure que Dupont chantait. La note écrite, il l'essaya au piano ; puis il regarda son ami d'un air terrifié.

— Sans avoir appris la musique ! s'écria-t-il. Mais le jour où tu la sauras, tu nous *dégonneras* tous !

— Eh bien ! sois tranquille, je ne l'apprendrai pas.

— Tu as tort.

— Bah ! laisse donc ! Si j'avais là-dessus le moindre brin de science, l'amour-propre s'en mêlerait ; je ne ferais rien qui vaille.

— C'est encore possible, dit Gounod. Mettez une fauvette en cage, serinez-la, elle n'a plus ses vives et pétulantes modulations. S'il te vient dorénavant une idée musicale, appliques-y des paroles, tâche de la retenir, et fais-la noter, soit ici, soit chez Parisot. J'ai mon idée là-dessus.

— Bon ! je te le promets.

Nos amis se séparèrent.

(À suivre.)

EUGÈNE DE MIRECOURT.

CHRONIQUE QUÉBÉCOULOISE.

12 mars.

Nous ne nous doutions guère que le prote fût un homme aussi puissant. Il n'y a pas à le contester, son influence est immense ! Il est le maître de votre réputation. Et s'il n'a pas souci de votre gloire, renoncez-y, car avec une seule lettre, il vous fera dire une absurdité, et vous serez coulé. J'ai lu quelque part qu'un académicien avait dû une partie de sa haute renommée à un prote qui, dans la composition, avait fait une coquille, mais une coquille heureuse qui formait une figure de rhétorique d'une grande beauté.

Hélas ! Messieurs les prote ne sont pas toujours aussi généreux ! Et ils nous ont soumise tout récemment à de rudes *épreuves*, — sans calembours.

Dans notre dernière chronique, nous disons, à propos de l'*Ave, Maria* de Mascagni, que, "l'inspiration grandissant toujours, nous avons cru entendre des *chants* de patriarches et de saints saluant Marie." Eh ! bien, le prote nous a fait dire : des *chars* de patriarches ! C'est un peu fort, et nous protestons.

Sans doute, on voit dans les Saintes Écritures que le prophète Élie est monté au ciel dans un char de feu. Mais nous avons peine à nous imaginer les patriarches allant en char saluer la Mère du Christ.

En même temps, nous regrettons que notre prote, tandis qu'il avait cette vision des véhicules célestes, ne les ait pas décrits.

Ressemblaient-ils aux chars *Pullman* ? Et quelle en était la force motrice ? Il nous semble que les voitures

à la mode dans ces hautes régions devraient être du même genre que ces longs wagons ouverts que la compagnie du Pacifique Canadien met à la disposition des touristes pour traverser les montagnes Rocheuses dans la belle saison et qu'on appelle *observation cars*. Comme il serait intéressant de voyager ainsi d'une planète à une autre ou de soleils en soleils ! Qui sait, du ciel à la terre, ce qu'on rencontrerait de choses étonnantes ! Comme les hommes sembleraient petits et jeunes du haut de notre observatoire et à côté d'un patriarche !

Dans un précédent numéro, on nous faisait dire *carême pour rien*, au lieu de *carême pour rire*. Ce qui est encore bien différent. On ne rencontrerait pas, je crois, un seul être qui consentît à jeûner quarante jours pour rien, pour rire non plus probablement, car c'est une maigre joie d'avalier des morues, d'engloutir du macaroni à la verge, d'assaisonner des homards, de goûter des salades. Du reste, ce n'est pas ce que nous voulions dire. Nous prétendions simplement que la sainte quarantaine de l'an dernier n'était guère un carême sérieux, comparée aux lois sévères d'autrefois, et nous regrettons qu'après nous avoir rendu la pénitence aussi facile, on nous ramenât de nouveau aux rigueurs des temps passés.

Nous ne voulons pas vous signaler aujourd'hui les autres injustices qu'on a commises à notre égard. Mais nous nous recommandons désormais à la perspicacité de votre esprit, aimables lecteurs, et, dans l'avenir, quand quelque chose de ce que nous écrivons vous semblera inepte, dites-vous bien que cela n'est pas de nous, qu'on nous a mal comprise, et prêtez-nous quelques parcelles de votre spirituel entraîné en maudissant le prote ennemi. — Fasse le ciel que le brave homme, absorbé par ses travaux, publie ceci sans s'apercevoir que c'est dirigé contre lui !

Un de nos orateurs sacrés, qui avait disparu depuis assez longtemps de la chaire de vérité pour des raisons de santé, vient d'y reparaitre d'une manière brillante. M. l'abbé Louis H. Paquet est l'oncle du jeune professeur de théologie dont nous parlions dans notre dernière chronique. Le talent a parfois de ces affinités : il s'installe dans une famille, s'y attache et y séjourne ainsi d'une génération à l'autre, quand tout à côté sont tant de malheureux qui n'ont jamais leur tour.

Enfin, dans le cas présent, nous ne devons pas nous plaindre, puisque cette hérédité de l'éloquence donne à notre université trois de ses lumières les plus brillantes. Nous avons donc, nous aussi, notre station de carême, mais un carême prêché par un des nôtres. Le début de M. l'abbé Paquet, d'une haute philosophie et d'un enchaînement admirable, fait prévoir une série de remarquables discours. Le premier sermon traitait de *l'âme humaine* ; le second, celui de dimanche dernier, de la *vanité de toutes choses*, et M. l'abbé nous a montré Salomon le plus adulé et en même temps le plus désillusionné des hommes qui aient jamais existé.

Nous sommes en ce moment plongés dans une atmosphère lourde et inquiétante. Les journaux sont remplis de crimes et d'atrocités de tous genres. Une femme accusée d'avoir empoisonné son mari pour quelques milliers de dollars. Une jeune femme abandonnée par son mari et devenant folle de douleur, etc., etc.

Allez, la vie n'est pas si douce après tout. Notre existence nous rappelle parfois ces longs tunnels que l'on traverse dans l'obscurité la plus profonde. A peine quelques lumières artificielles brillent-elles un instant

dans cette nuit noire. Et ces ténèbres ne sont supportables qu'à cause du grand jour qui est au bout.

En effet, dès l'enfance, est-ce bien vivre que de passer des heures et des jours avec de vieux joujoux ou avec des livres de classe qui vous font pâlir ? Plus tard, à l'âge des fêtes et des bals, cet entrain de jeunesse, cette surabondance d'impressions vives vous accablent si bien qu'à certains moments l'on s'écrie: Non, cela n'est pas la véritable vie. Et on arrive ainsi à l'âge mûr, moment où le peu de soleil qu'on avait dans le cœur se refroidit, où nos illusions les plus douces s'évanouissent derrière des nuages, où cette délicieuse insouciance de ce qu'on appelle les affaires de l'existence s'envole de notre âme pour faire place à des inquiétudes et à des préoccupations qui nous minent!

Ne parlons pas de la vieillesse; c'est si peu la vie! La vue est trop basse pour apercevoir clairement les rayons éternels de la vie à venir; et le cœur se souvient de cette saison à laquelle le passé prête une douce poésie et dont les regrets sont si amers.

Du reste, est-ce si intéressant de voir refluer les roses, de regarder la mer monter puis descendre, de courir la campagne l'été, l'hiver de geler sous la neige, de voir pousser puis mourir les arbres, d'entendre les oiseaux chanter, d'étudier, d'apprendre et d'oublier, de soupirer, de rire ou de pleurer? Non. Aussi, à certains moments, nous sommes las de cette existence monotone et nous voudrions la changer. Si nous voyagions? Allons à Paris. C'est le centre de tout mouvement artistique et intelligent, la science y a atteint son apogée; nous irons au spectacle; la musique nous donnera des jouissances incomparables, elle nous transportera dans les régions de l'idéal, la poésie nous arrachera des cris d'enthousiasme dont nous ne nous croyions pas capable. Mais bientôt nous retomberons dans le banal de la vie plus bas que la veille. A Paris, on vit si vite, et il y a tant de choses qui résonnent faux, même à travers les harmonies!

Si nous traversons plutôt les Pyrénées? Oui. Courons en Espagne et écoutons un moment un *hidalgo* quelconque drapé dans sa *cappa* chanter sur sa guitare quelques romances de Francisco de Boyas.

« Les fleurs aiment la rosée aspirée par le soleil dans leur corolle étincelante, les arbres aiment la neige fondue qui devient rivière après avoir été la cime de cristal des montagnes.

« L'angle de rocher aime le vent froid du nord, le voyageur surpris par la pluie aime à voir briller l'arc-en-ciel, la nuit obscure aime les noires trahisons; mais rien n'aime comme je t'aime, ma douce amie.»

De Gibraltar il n'y a qu'un pas en Afrique. Allons nous reposer un instant sous les palmiers, avec l'Arabe rêveur. Si le soleil nous chasse, nous reviendrons par le Japon. Nous verrons son petit peuple occupé à faire ses merveilleux travaux en laque. La laque se pose par couche, et chaque petit bibelot est l'œuvre de presque une vie entière.

En rentrant en Amérique, nous traversons l'ouest canadien. Que font donc les sauvages pour faire: couler la vie? Ils font ce que nous avons voulu faire: ils voyagent, ils déménagent sans cesse; en un moment leurs tentes sont repliées, et ils vont les replacer près d'un lac plus poissonneux ou à l'entrée d'un bois plus propice à la chasse. Ils n'admettent pas les maisons de pierre pour quiconque doit mourir.

Oh! La vie est partout la même. Une longue course au bonheur, qui est aussi insaisissable qu'une ombre.

13 mars.

Nous devons avouer que nous avons écrit ce qui précède hier, par un ciel d'un gris si chargé qu'il en était presque noir. Aussi tout était sombre, même les idées.

Aujourd'hui la lumière nous est revenue, et nous nous reprenons à tout aimer avec elle. Nous écrivons d'une main, l'autre appuyée sur la fenêtre et nous interrompant pour regarder passer des nuages si blancs et si petits qu'ils ont l'air d'un volier de colombes. Qu'il y a de choses à voir dans le ciel pour qui y regarde bien! Que nous réserve-t-il aujourd'hui? On ne sait, mais on espère toujours.

L'opérette que nous vous annonçons la semaine dernière a été jouée avec un succès inouï. La laitière avait la grâce et le charme d'une paysanne idéale et, quand elle a reparu en dame du palais, la comtesse nous a fait oublier la laitière par son élégance et sa haute distinction. Nous avons beaucoup admiré le marquis. Joue-t-il mieux qu'il ne chante ou chante-t-il mieux qu'il ne joue? Voilà ce que l'on se demandait l'autre soir. On n'a guère discuté ce point, car on ne discute que ce qui ne plaît pas universellement.

Le même soir, nous avons entendu une saynète des plus amusantes, jouée par deux jeunes filles dont le père est un maître dans l'art de dire. La petite pièce a été enlevée.

PAULE.

CARNET D'UN MONDAIN.

La semaine dernière, le lieutenant-gouverneur de Québec a donné un superbe dîner, le dernier, croyons-nous, avant son départ pour l'Europe. Voici la liste des personnes qui étaient invitées:

Son Honneur l'honorable Jos. Royal, lieutenant-gouverneur des territoires du Nord-Ouest, honorable L. R. Masson, C. R., sénateur, et Mme Masson, honorable juge et Mme Caron, honorable juge et Mme Larue, honorable juge et Mme Pelletier, honorable E. J. et Mme Flynn, honorable L. P. et Mme Pelletier, honorable T. Chapais et Mme Chapais, honorable Geo. Irvine, Mlle Irvine, M. et Mme Borroughs, M. et Mme C. Panet Angers, M. Ulric Thibaudeau, M. et Mme H. T. Machin, Mlle Hall, M. et Mme E. B. Garneau, Dr Colin, Mme Sewell, Mlle Sewell, M. et Mme E. E. Taché, lieutenant-colonel et Mme Turnbull, M. et Mme Cyr. Tessier, M. et Mme N. M. Baby, Mme F. E. Roy, M. J. A. Benyon, M. C. H. Royal, M. L. H. et Mme Taché, major Sheppard, A. D. C..

Lundi soir, Son Honneur le maire et Mme Desjardins recevaient à dîner, dans leur superbe hôtel de la rue Dubord. L'honorable L. R. Masson, le lieutenant-gouverneur Royal, M. le sénateur Tassé, M. Adéard de Martigny, M. le *recorder* de Montigny, M. Gustave Drolet, le colonel Hughes, M. L. O. David et M. Hubert Desjardins étaient les distingués hôtes de la soirée. Dîner d'hommes, exquis et parfaitement servi, qu'égayait la présence de Mme et de Mlle Desjardins et de Mme Hubert Desjardins.

Après le dîner, ces messieurs ont causé dans l'intimité de questions très graves et, si je voulais être indiscret, j'ajouterais qu'on a exprimé là des opinions qui, dites tout haut, feraient la tempête dans l'atmosphère politique de la province.

M. Masson est connu pour ses opinions avancées en matière d'éducation. Je dis *avancées* ; mais, comme ce mot peut être mal interprété, j'ajouterai : *pour ses très justes idées sur la nécessité d'une réforme radicale dans notre organisation scolaire.* Il n'a pas à les cacher, d'ailleurs, car il a eu le courage de les exprimer déjà ouvertement, en pleine séance du conseil de l'instruction publique. Ce qu'il n'a pas alors dit très haut cependant, par une tactique habile et avec une réserve toute diplomatique, il l'a dit l'autre soir chez le maire. Et M. Royal est dans cet ordre d'idées, et tous ces messieurs, malgré certains points de détails, ont paru s'entendre avec les hôtes du distingué sénateur.

M. Masson et M. Royal croient que le clergé, qui possède de colossales richesses et qui les tient du peuple ou qui les a reçues pour les employer utilement au bien du pays, a non-seulement le devoir, mais l'obligation morale de consacrer ses immenses ressources à l'éducation des laïques tout autant qu'à l'éducation de ceux qui se destinent à la prêtrise.

En dirai-je plus? Non, pas sur ce sujet; mais j'ajouterai que les hôtes du maire ne croient pas au règlement, favorable aux catholiques, de la question des écoles du Manitoba.

Il n'y a rien comme un bon dîner, entre gens intelligents, pour se bien comprendre. Quel malheur que tous les Canadiens ne puissent dîner ensemble une bonne fois, et s'entendre sur une chose aussi d'urgence que la réforme scolaire!

Le lieutenant-gouverneur d'Ontario et Mme Kirkpatrick ont passé plusieurs jours au Windsor. Mme Kirkpatrick est toujours belle, et garde intacts la grâce et le charme personnel qui lui ont valu la royale réputation de beauté et d'élégance qu'elle s'est acquise dans tout le Canada.

A l'Académie de Musique et au *Queen's Theatre* l'on a représenté *Rice's Surprise Party* et *L'ami Fritz*.

La direction de l'Académie de Musique abuse vraiment de la bienveillance et de la bonhomie du public. La pièce qui vient d'être jouée la semaine dernière est d'un grotesque indigne de ce théâtre, et c'est vraiment se moquer du monde que d'user d'un déploiement de réclames tel qu'il a été fait et de surcharger le prix des places comme lorsque nous avons des artistes en renom et d'un talent indiscutable. Analyser la pièce est chose impossible; c'est une suite de coq-à-l'âne, de jeux de mots qui arrivent on ne sait pourquoi ni comment.

Il y en a quelques-uns de drôles, c'est vrai, et de tellement bêtes qu'on ne peut s'empêcher de rire; mais cela, pendant trois heures de temps, ne laisse pas que d'être très fatigant et surtout insupportablement ennuyeux. Avoir élevé le prix des places pour une pareille ineptie est vraiment inouï. L'administration a été jusqu'à refuser des places, prétendant qu'elles étaient louées, et l'on retrouvait le lendemain libres, à la dernière heure, ces mêmes places.

M. Richard Harlon, nous le constatons avec plaisir, a été très bon dans son rôle de femme : *Isabelle de Castille*, portant bien la toilette et ayant des mouvements de coquetterie qu'aurait enviés Déjazet dans son rôle des *Premières amours de Richelieu*.

Mais pourquoi l'auteur, digne d'aller aux petites maisons, lui fait-il laver, au dernier acte, la culotte du roi, sous prétexte de la stupéfiante allégorie que c'était elle

qui portait les culottes dans le ménage. Cela me paraît un peu accentuer la situation.

Miss Thérèse Vaughn est excellente dans les trois rôles. Charmante à croquer, lorsqu'elle vient en mendiante chanter d'une voix fraîche et bien timbrée la jolie tyrolienne du zème acte, en s'accompagnant du banjo. Chaque soir, ses rappels ont été nombreux et avec juste raison.

Les étudiants de McGill ont fait preuve d'un goût exquis en l'applaudissant à tout rompre et en répétant avec elle, à mi-voix, le refrain de la romance si populaire : *My sweet Heart*. Nos félicitations à MM. les étudiants.

Faible, très faible, le corps de ballet; les danseuses serpentes peuvent encore aller sans inconvénient à l'école de danse; lourdes dans leurs jetés-battus, agitant leurs draperies comme des blanchisseuses qui secouent leur linge, elles n'avaient ni grâce ni chic.

Nous avons vu bien mieux que cela au théâtre Royal, et la direction n'avait pas annoncé des merveilles.

La Regalancita a recueilli de nombreux applaudissements et une certaine admiration. Elle était intéressante à voir et s'est acquittée de sa tâche avec un certain talent.

La musique, oh! la musique! A part la romance d'Isabelle et les chansons de Miss Thérèse Vaughn, une suite de vieux airs qui sont passés à l'état de scies et que les gamins seuls des rues répètent, au grand désespoir des passants.

Franchement, faire tant de tapage et de réclame pour une pareille bouffonnerie, c'est indigne de l'Académie de Musique; il faut que cela cesse et que nous ayons des pièces dignes du genre que ce théâtre a la prétention de représenter.

L'ami Fritz, cette délicieuse petite comédie de Erkmann-Chatrian, a été jouée au *Queen's* la semaine dernière. Quelle aubaine de pouvoir sortir de cette avalanche de pièces anglaises stupides, fades ou bouffonnes, et d'entendre quelque chose de vraiment français!

La fraîcheur des sentiments, la douceur des caractères, la pureté des mœurs mises en relief dans *L'ami Fritz* sont toujours sûres de charmer un auditoire, à quelque race qu'il appartienne.

Mes félicitations au directeur du *Queen's* de produire d'aussi jolies comédies, jouées par d'aussi bons acteurs que MM. Masson, Manola et autres.

UN MONDAIN.

Dans un bureau de journal, Saute-aux-Prunes débâter contre un de ses amis.

— Tiens!...dit quelqu'un, je vous croyais son obligé.
— Pas du tout: il m'a rendu un service, mais il m'en a refusé un second. Nous sommes quittes.

Bébé apprend la géographie.

— Qu'est-ce que le globe? lui demande son papa.
— Le globe, c'est ce que l'on met sur une lampe.

Entre vagabonds.

— Figure-toi, j'ai trouvé un portefeuille, ce matin.
— Et l'as-tu rendu?

— Oh! non... le monsieur se serait alors cru obligé de me donner une récompense: cela aurait pu le gêner et cela aurait blessé ma délicatesse!

L'OPINION PUBLIQUE.

LES HOMMES DU JOUR

GALERIE DE PORTRAITS CANADIENS

PARAISANT PAR SÉRIES

MONUMENT ÉRIGÉ À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION
CANADIENNE

GRANDE ÉDITION:

50 CENTINS LA SÉRIE

ÉDITION POPULAIRE:

15 CENTINS LA SÉRIE

Chaque série comprendra le portrait, la biographie et le fac-simile d'une lettre ou d'un écrit autographe du sujet. Il n'y aura pas plus de deux séries par mois, et pas plus de cent séries en tout.

Toutes les biographies seront signées par des écrivains distingués.

La grande Édition se vend au prix de 50 centins la série.

L'Édition populaire se vend au prix de 15 centins la série.

La souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet.

ÉCHANTILLONS ENVOYÉS À DEMANDE

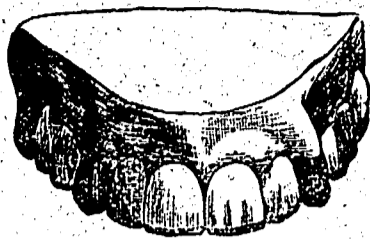
Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR" pour avoir sous les yeux le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays.

L'expédition des numéros de l'Édition populaire se fera par la poste, et la collection, périodiquement, par les agents ou par la malle.

Adressez : LE DIRECTEUR,

"LES HOMMES DU JOUR"

B. P. No. 1579, MONTREAL.



Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.
Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

Dr. BROSSEAU
7, rue St-Laurent, Montréal.

LOTERIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la législature de Québec.

10-CENTS-10

PROCHAINS TIRAGES

LES MARDIS, 14 et 28 MARS 1893

NOMENCLATURE DES LOTS

1 lot valant.....	\$ 1.000 00	\$ 1.000 00
1 do	500 00	500 00
1 do	250 00	250 00
1 do	100 00	100 00
2 lots valant.....	50 00	100 00
5 do	25 00	125 00
25 do	5 00	125 00
100 do	2 50	250 00
500 do	1 00	500 00

LOTS APPROXIMATIFS

100 lots valant.....	\$ 2 50	\$ 250 00
100 do	1 00	100 00
999 do	1 00	999 00
999 do	1 00	999 00

2834 lots valant \$ 5.298 00

11 BILLETS POUR \$1.00

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue Saint-Laurent, Montréal.
P. O. Boite 987.

ED. C. LALONDE, gerant.

On demande des agents.

LE CHOIX DE MEDIUMS

constitue principalement l'annonce profitable.

Quand vous songez à annoncer, rappelez-vous que l'impulsion extraordinaire donnée au journal

LE MONDE

par l'adoption d'un programme nettement indépendant, la réorganisation de sa rédaction et de tous les services administratifs ont eu pour effet **DE DOUBLER LE CHIFFRE RÉGULIER DE SON TIRAGE.**

C'est maintenant au commerce et à l'industrie à tirer parti de cette grande publicité du "MONDE," qui s'adresse à tout le public canadien, sans exception de parti.

Rappelez-vous que c'est le

SEUL JOURNAL INDEPENDANT DU CANADA.

TELEPHONE BELL: 6122.

LOUIS PLAMONDON

Successeur d'ARCADE DEPATIE

Cigares, Tabacs, Pipes, etc.

GROS ET DETAIL

No 1832, rue Sainte-Catherine.

CIGARES HAVANE ET TABAC CANADIEN, UNE SPÉCIALITÉ.

L'Opinion Publique

POLITIQUE, LITTÉRATURE, THÉÂTRE,
MONDANITÉS.

PARAIT CHAQUE VENDREDI.

Abonnement: \$2.00 par an; \$1.00 pour six mois—payable d'avance.
\$2.50 par an—payable dans l'année.

Prix du numéro: 5 CENTIMS.

Rédaction et administration:

L'OPINION PUBLIQUE,

B. P. No. 2071,

Bureaux: Bâtisse New-York Life, 715. MONTREAL, CANADA.

AUX COLLABORATEURS:

TOUTE COLLABORATION ACCEPTÉE SERA PAYÉE.

40 ANS D'EXISTENCE

LE COURRIER DE ST-HYACINTHE

PUBLIÉ A DEUX ÉDITIONS.

Journal d'annonces par excellence, possédant la plus grande circulation de tous les journaux publiés dans les districts ruraux.

Edit. semi-quotidienne: \$3 par an.

hebdomadaire: \$1 " "

Adresse: "LE COURRIER DE ST-HYACINTHE,"

No. 60, RUE DE LA CASCADE,

ST-HYACINTHE, P. Q.

"LE CANADIEN"

LE CANADIEN, publié à Montréal, est devenu l'un des organes les plus importants de l'opinion publique à cause de son franc parler sur les questions brûlantes du jour. Tout en étant un journal de parti, il est spécialement un journal de liberté de pensée politique.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

En ville, porté à domicile.....\$5.00 par année.
Pour les campagnes..... 3.00 "
Le Cultivateur, édition hebdomadaire.... 1.00 "

Assurance Maritime.

CIE D'ASSURANCE MARITIME "BRITISH AND FOREIGN," de Liverpool.
do do do "RELIANCE," de Liverpool.

Polices ouvertes offertes aux importateurs.

Bureau central pour le Canada: MONTREAL.

EDWARD L. BOND, agent principal.

ASSURANCES:—

FEU: "London Assurance Corporation."

ACCIDENTS: "Norwich and London."

VITRES: "Lloyds Plate Glass."

EDWARD L. BOND, 30, rue St-François-Xavier, MONTREAL.